

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 REDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
 Départements. 18 36 72
 Union Postale. 21 42 84
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

LA CRISE ALGÉRIENNE

AVANT LES DÉBATS

Au mois de mai de l'année dernière, un conseiller du gouvernement général de l'Algérie avec lequel je causais mélancoliquement de la situation morale de la colonie, entra un jour chez moi sur porte-feuille. Il en tira quelques feuilles de papier sur lesquels étaient alignés des chiffres et il me dit :

— Ceci est une statistique dont je réponds. Elle établit que, dans nombre de centres algériens, les Français d'origine sont mis en minorité par des étrangers. Voici cinq centres où l'Espagnol domine ; en voici d'autres où l'Italien est le maître ; d'autres enfin où l'Israélite est souverain. A la veille des élections, j'ai cru devoir placer ces chiffres sous les yeux du gouverneur général (ce n'était pas encore M. Lefebvre). Il m'a répondu : « Cela n'a aucun intérêt. » Or, pour moi comme pour vous, le nœud de la question est là. Je vous donne donc ces chiffres. Servez-vous-en pour avertir l'opinion publique.

Les lecteurs du *Figaro* se souviennent peut-être que le 11 juin dernier le détail de la statistique à laquelle je fais allusion a été publié à cette place. Elle a causé une émotion considérable. Je ne me suis pas contenté, d'ailleurs, de m'adresser à l'opinion publique. Depuis le chef de l'Etat jusqu'au futur gouverneur de l'Algérie, en passant par nos ministres et nos princes de la finance, j'ai vu, sur leur demande, tous ceux que leurs intérêts ou leurs fonctions faisaient les juges du débat. Et je crois que je les ai convertis. Nous avons délimité, à ce moment-là, le terrain sur lequel demain va s'engager la bataille. Nous avons empêché qu'il y ait face du Parlement la question algérienne vint se poser comme une question confessionnelle. Nous lui avons rendu toute son ampleur historique.

De cette aventure, une conclusion est à retenir : Toutes les fois que des gens, sincèrement épris de vérité et de justice, indifférents aux inimitiés qu'on peut s'attirer sur le chemin, décidés à ne tirer aucun profit de leur effort patriotique, s'attelleront au succès d'une œuvre ou d'une idée, ils réussiront, pour obscurs qu'ils soient, à hâter son triomphe. Ils auront la joie de voir sonner l'heure où ils seront les conseillers indispensables des réformes.

On n'attend pas que j'examine ici le projet de loi de M. Lefebvre sur la naturalisation en Algérie, ni celui du gouvernement, ni les divers amendements que, selon leurs intérêts de groupe, les députés de la colonie apporteront à la tribune. Les lecteurs d'un journal sont encore moins préparés que les membres du Parlement à faire une critique individuelle et motivée de ces divers projets. Je voudrais leur indiquer seulement un côté merveilleusement intéressant du débat qui va s'engager ces jours-ci devant les Chambres.

Le Parlement va être amené à reconnaître que les clientèles électorales ne sont pas toujours les représentantes des véritables intérêts du pays.

J'ai ce tempérament de l'optimiste qui, dans les malheurs, ne veut voir que des leçons dont peut profiter l'homme de bon sens. Je l'affirme donc : par les angoisses que nous a causées, tous ces temps-ci, la crise algérienne, nous n'aurons pas payé trop cher cette révélation éblouissante : Il faut retoucher le suffrage universel. On ne doit accorder le titre et les droits de citoyen qu'à des hommes qui ont vraiment la notion de la Cité. Tel qui, à la rigueur, est capable de se former une idée à peu près raisonnée de ses besoins nationaux, n'entend rien aux intérêts généraux du pays. Il est à sa façon Italien, Espagnol ou juif, c'est-à-dire qu'il se passionne uniquement pour la prospérité de sa commune ou de sa corporation. Jusqu'au jour où son éducation sera faite, il faut lui enlever des droits dont il n'use qu'au profit de meneurs, au plus grand détriment de ses véritables intérêts et du salut de la France.

Je me doute bien que plus d'un politicien lisant ces lignes, se dira :

— Cet homme n'est guère diplomate ! Lui-même, avant la bataille, il fournit aux adversaires de son projet favori un argument qui touchera singulièrement les Chambres. « Vraiment ! s'écrieront les socialistes, ces réformateurs de listes électorales découvrent trop tôt leurs premières espérances ! Derrière cette première atteinte portée au suffrage universel, eux-mêmes nous annoncent d'autres. Quand on aura fini de dépouiller les juifs et les naturalisés algériens de leur droit de vote, on s'occupera de reviser en France nos listes électorales dans le même esprit de proscription. »

J'acquiesce tous les jours davantage cette certitude que c'est une sottise de faibles, que finissent. La meilleure chance que l'on ait de réussir en ce monde est encore de dire bien haut ce qu'on pense et de tendre constamment vers son but. Or, il est parfaitement exact qu'en France, aussi bien qu'en Algérie, la majorité des électeurs a une tendance à considérer le député comme le simple mandataire de ses revendications les plus égoïstes. Et l'on ne fera croire à personne que ce qui apparaît comme néfaste de l'autre côté de la mer devienne excellent lorsqu'on a passé l'eau.

Les députés qui, à la veille des élections, nous ont voté la petite loi que vous connaissez sur les accidents du travail, pour se construire une plate-forme électorale, seraient tout à fait dignes de se présenter au suffrage des Espagnols

d'Ain-Turk, des Italiens de La Calle, des juifs de Tlemcen. Et quant aux malheureux qui leur ont donné leurs voix et qui ont réclamé, à travers de tels mandataires, une loi dont le plus sûr effet est d'être le pain aux pères de famille, je ne les distingue pas très nettement de ces électeurs d'Oran, d'Arzew et de Bône auxquels on veut enlever le droit de vote parce qu'ils en usent sans discernement.

La Chambre passera donc outre à ces récriminations et son vote signifiera :

Nous nous apercevons que l'on s'est un peu trop hâté, dans notre pays, de donner les droits de citoyen à des gens qui n'étaient pas capables d'en faire usage. Nous persistons à croire que la délégation à chaque individu de sa part des Droits de l'homme doit être considérée comme le but idéal vers lequel tendront tous nos efforts d'amis, de délégués et d'éducateurs du peuple. Mais, dans l'état actuel des mœurs, nous reconnaissons que les mineurs de volonté et d'intelligence, les indignes et les incapables, conduits à l'assaut de toutes les libertés par quelques meneurs sans préjugés, flétriraient, si on les laissait faire, par compromettre l'existence même de ces droits sacrés.

Je termine par une prière à l'adresse des parlementaires de bon sens qui vont être appelés à se prononcer dans ce débat.

Ils ne doivent pas écouter ceux qui viendront leur dire :

— L'ordre en Algérie peut être rétabli par la force. Il y suffit d'un préfet de combat ayant aux mains une bonne police.

Ce n'est pas par la force — quand bien même on recourrait aux contraintes de l'état de siège — que l'on fera régner la paix en Algérie. Si la France veut s'obstiner dans cette voie, elle s'usera, elle se brisera, elle mettra en vain tout à feu et à sang.

Je vous prie de noter que ce n'est pas un député antisémite, mais un homme modéré qui parle. Qu'elle plaise ou déplaise, il dit la vérité, lorsqu'il affirme : — On vous trompe quand on vous donne à entendre qu'il suffit d'incarcérer de temps en temps M. Régis et M. Lionne pour rétablir l'ordre en Algérie. On vous trompe quand on prétend qu'il n'y a derrière ces agitateurs, que des pilliers de magasins, des Ouled-Placa et des étrangers sans travail. Si l'ancien maire d'Alger n'était que le général d'une telle armée, M. Lefebvre en serait venu à bout. Mais, tout à l'arrière-garde, à la distance où l'on ne peut être compromis par les rixes et les folies de la rue, les idées qu'il défend sont partagées par ces représentants mêmes des Délégations financières dont M. Lefebvre a loué, comme ils le méritaient, le bon sens et le patriotisme.

Le 31 décembre dernier, avant de se séparer, trente-deux membres de ces Délégations ont signé l'adresse suivante qu'ils ont remise entre les mains du gouverneur général :

« A la veille de rentrer dans nos circonscriptions, nous estimons qu'on pourrait se méprendre sur notre attitude et l'attribuer soit à la défiance, soit à la lassitude. A l'heure où l'on affirme sans réflexion que l'antisémitisme algérien a péri de sa belle mort, il nous appartient de répondre hautement qu'il n'en est rien. Notre antisémitisme subsiste avec d'autant plus de vigueur que nous sommes de sang-froid, respectueux de l'ordre public et de la légalité, et nous ne croyons pas que nos convictions soient incompatibles avec les sentiments que nous avons professés toute notre vie, sentiments de patriotes passionnés, de républicains fidèles et d'antichrétiens sincères. »

Le lendemain, le Conseil municipal d'Alger émettait le vœu qu'on va lire :

« Emiss à juste titre du langage du président du Conseil des ministres, qui, mal renseigné sur la crise que traverse l'Algérie, attribue la lutte engagée contre les juifs à une querelle de religion, alors qu'elle est circonscrite à une question sociale et surtout économique... »

Voilà le terrain sur lequel doivent s'engager les polémiques. Il est économique et social. La question religieuse est hors de cause. L'usage qu'on fait les juifs algériens de leurs droits de vote a déchaîné contre eux des haines qui s'expliquent. L'antisémitisme algérien n'est pas une provocation, s'il a des caractères de représailles. On ne l'étouffera pas. Il faut le raisonner, le traiter, comme toutes les passions, avec douceur, lui faire comprendre qu'on ne corrigera pas un injuste par d'autres injustices, puis lui donner toutes les garanties qu'il est en droit de réclamer dans le présent et pour l'avenir, en un mot le traiter comme une personne raisonnable.

Si on lui crie : « Tu es fou ! » et si l'on prétend le mater comme un furieux, il mettra le feu à la maison et des étincelles voleront par-dessus la mer jusque sur notre toit.

Hugues Le Roux.

Échos

La Température

Le beau temps reste toujours probable, et il est possible qu'il se maintienne à une certaine fraîcheur. Le baromètre s'est pourtant sensiblement relevé ; la mer est belle généralement et si ce n'étaient les pluies qui nous sont encore signalées, la situation ne serait pas trop mauvaise. Quant à la température, elle s'abaisse sur nos régions ; hier matin elle était, à huit heures : 10° au-dessus et ne dépassait pas 15° vers quatre heures de l'après-midi ; on notait 21° à Alger. En France, le vent d'Est, qui semble vouloir continuer, va encore refroidir le temps. Dans la soirée, le baromètre se tenait à 765 mm après avoir indiqué 765 mm pendant le jour.

Les Courses

A 2 heures, Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants de Robert Millon :

Prix de Médan : Orgueilleux.
 Prix Stuart : Mulled Ale.
 Prix de Chars : Saint Médard.
 Prix Yellow : Little Monarque.
 Prix War Dance : Rossignol.
 Prix Saint-Christophe : Irkoutsk.

« JE VAIS PARTIR EN MANŒUVRES »

Il ne serait pas convenable de laisser passer sans un petit commentaire le plus récent incident de la procédure révisionniste. Il s'agit du bordereau qui, pour le public, pour Dreyfus lui-même et pour son avocat, M^e Demange, servit de base à tout le procès de 1894.

Au début, on avait assigné à ce bordereau le mois d'avril 1894 comme date de naissance, car il paraît que l'auteur avait omis de dater cette énumération commerciale des marchandises qu'il fournissait. Puis, on se décida à prétendre qu'il était du mois d'août. C'était plus commode pour les raisonnements.

Le bordereau contenait, en effet, cette phrase : « Je vais partir en manœuvres », et il n'y avait eu de manœuvres ni en avril ni en mai. Les manœuvres ont eu lieu en septembre, cette année-là comme les autres, je crois bien. Alors on retira au bordereau le mois d'avril et on lui infligea le mois d'août. Il paraît que cela peut se faire.

M. le général Zurlinden, puis M. le général Rogel et enfin M. le capitaine Cuignet insistèrent sur la gravité particulière de cette phrase : « Je vais partir en manœuvres. » Les stagiaires devaient aller en manœuvres. Donc Dreyfus pouvait avoir écrit cette phrase : « Je vais partir en manœuvres. » Donc il était coupable. C'était d'une évidence à couper au couteau, tant elle était palpable, et M. le général Zurlinden déclara qu'il considérait cette démonstration comme très importante.

On fit bien une objection aux témoins. On leur dit : Dreyfus n'est pas allé aux manœuvres. Ils répondirent aussitôt : C'est vrai ; il n'est pas allé aux manœuvres, mais il a pu croire qu'il irait, car les stagiaires n'ont été prévenus que le 28 août, à dire le capitaine Cuignet, de la décision du chef d'état-major général qui les retenait dans leurs bureaux.

Les membres de la Cour de cassation, hommes curieux et méticuleux, ont eu l'idée de rechercher à quel moment fut prise la décision qui substituait pour les stagiaires d'état-major un stage de trois mois dans les corps de troupes aux grandes manœuvres.

Elle a été portée à la connaissance des intéressés par une circulaire en date du 17 mai !

Ergo, en août, Dreyfus n'a pas pu écrire : « Je vais partir en manœuvres », parce qu'il savait, depuis le milieu de mai, qu'il ne manœuvrerait pas, et puis qu'il avait vu partir en juillet ses camarades de première année pour les corps où ils allaient faire un stage.

La démonstration de M. le général Zurlinden n'a donc d'importance qu'en faveur de Dreyfus.

On a essayé, dès hier matin, de rattacher la maille rompue, en racontant que des démarches avaient été faites auprès de M. le général de Boisdeffre pour l'inviter à retirer sa circulaire et que, du 17 mai au 28 août, on ne savait pas si la circulaire serait appliquée. Et les stagiaires qui sont partis en juillet ?

Je ne demande pourquoi l'on n'a pas eu l'idée de recueillir au mois d'avril le bordereau que l'on avait mis au mois d'août. Dreyfus ne connaissait pas alors la circulaire du 17 mai, et il croyait qu'il irait en manœuvres. Il est vrai qu'il n'y avait pas de manœuvres.

Qu'est-ce que ça prouve ? comme dit l'autre. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Aucun renseignement officiel n'est encore venu confirmer les informations que nous avons données sur l'accord intervenu entre la France et le Siam, à la suite de la visite de M. Doumer à Bangkok. Mais tout porte à croire qu'un règlement a dû être signé ou va être signé pour mettre fin aux difficultés soulevées par l'interprétation des traités et protocoles de 1893.

A la suite de la manifestation de l'Ecole polytechnique et de la suspension de cours qui en a été la conséquence, il est arrivé à M. George Duruy un tel nombre de cartes et de lettres de toutes les parties de la France, que, dans l'impossibilité où il est de répondre, notre collaborateur nous prie d'adresser à ses correspondants connus et inconnus l'expression collective de sa profonde gratitude pour la sympathie qu'ils lui ont témoignée.

L'Académie française, au cours de sa séance d'hier, a chargé M. André Theuriot de la représenter à l'inauguration prochaine de la statue de Lamartine adolescent, à Belley.

L'élection du successeur de M. Edouard Hervé reste fixée au 18 mai. Les candidats qui restent en présence sont MM. Paul Deschanel, Emile Faguet et René Bazin.

M. Marcel Prévost, président de la Société des Gens de lettres, a chargé M. Léo Claretie de représenter la Société aux fêtes organisées, samedi et dimanche, par la ville de Tours à l'occasion du centenaire de la naissance de Balzac.

On sait que l'illustre écrivain fut l'un des premiers membres de la Société des Gens de lettres.

Le sculpteur René de Saint-Marceaux avait déjà fait plusieurs maquettes pour

le monument d'Alexandre Dumas fils, destiné à la place des Trois-Dumas.

Le grand artiste, jamais satisfait de son œuvre, hésite avec une timidité inexplicable à la monter, mais il a bien fallu qu'il présentât son projet, ou du moins qu'il en indiquât les grandes lignes aux membres du Comité qui l'en sollicitaient.

Par suite, nous pouvons dire que le monument ne sera ni en marbre ni en bronze, mais en pierre, et se composera d'un groupe formé de trois personnages : la statue d'Alexandre Dumas fils et deux figures symbolisant le Théâtre et le Féminisme, dont le grand écrivain fut un des plus éloquents apôtres.

INSTANTANÉS

G. SALVAYRE

Le musicien de la Fontaine des Fées, le grand ballet donné hier soir à Marigny.

Un nommé silencieux et bon enfant, qui, tout doucement, à la poursuite de son rêve d'art, a parcouru un peu toute l'Europe, connu Venise, l'Espagne, l'Angleterre et les Flandres. On le rencontre à Saint-Petersbourg, on le voit à Bayreuth, et c'est de Saint-Petersbourg qu'il envoie, quelques semaines plus tard, de ses nouvelles. Il a vécu à Vienne et à Prague, et c'est à Jérusalem qu'il va chercher l'inspiration de ce *Salah-ed-Din*, qu'il terminait récemment.

Après tant de contrées explorées, grimpe aux planètes... Et c'est là que son collaborateur Jean Bernac le retrouve et lui propose une excursion au pays des fées.

Nous l'avons suivi hier soir. Et après le *Bravo*, le *Pandango*, Richard III, Egmont, ce sera pour nous une occasion nouvelle d'applaudir ce bon Méridional modeste, à l'œil de flamme, à la figure basanée, et triste, que les délices du travail solitaire semblent tenir tellement plus que le bonheur d'être applaudi !

LE CAPITAINE GOURAUD

Le vainqueur de Samory, qui nous dira ce soir à la Société de géographie comment il faut s'y prendre pour empêcher un roi nègre géant de continuer.

Parisien de Paris, promenant pour la première fois son casaco de saint-cyrien en 1889 sur l'esplanade, où il prit le goût des campagnes coloniales en causant avec nos tirailleurs noirs du grand chef africain déjà célèbre et réputé invincible. Se promet de faire à cet invincible le plus joli coup de père François qui jamais ait fait gamin de Paris, et s'est tenu parole.

Sorti de Saint-Cyr à la fin de 1890, dans les premiers numéros, demanda la frontière pour se faire la main, et pendant quatre ans prit ses deux premiers galons au 21^e bataillon de chasseurs à pied, à Montbéliard.

A vingt-huit ans partait en Afrique et, dès son arrivée, vengeait terriblement sur une bande de Touareg, aux environs de Tombouctou, l'assassinat du colonel Bonnier.

N'avait pas trente ans lorsqu'il gagna dans la boue du Niger, avec deux blessures, son troisième galon. Enfin, l'année dernière, s'offrit pour sa fête Samory, et le gouvernement lui envoya la croix.

La fête organisée par le Syndicat de la Presse parisienne aura lieu le 10 mai à la Grande Rue de Paris. Elle promet d'être exceptionnellement brillante.

Le Président de la République a bien voulu promettre sa visite, ainsi que le président du Conseil et la plupart des ministres.

Deux représentations seront données avec le concours des principaux artistes des grands théâtres de Paris, l'une dans la journée, l'autre dans la soirée. Les buffets et comptoirs seront tenus, à l'occasion de la fête, par nos plus jolies actrices. En un mot, le Comité organisateur s'est attaché à multiplier le nombre des attractions pour que la réussite de la fête soit complète.

Cette fête sera clôturée par une tombola sensationnelle, qui ne comportera pas moins de 100.000 francs de lots, dont le principal est une voiture automobile de 20.000 francs. La particularité tout à fait curieuse de cette tombola, c'est que pour les 100.000 francs de lots à gagner, il n'y aura, en tout, que 25.000 francs de billets !

Ces billets — à 5 francs l'un — peuvent être pris dans toutes les administrations des journaux parisiens et à la Grande Rue de Paris. Nul doute qu'ils soient vite enlevés.

Les collectionneurs et amateurs d'objets d'art n'apprendront pas sans émotion que, à la fin de ce mois, une grande partie des tableaux et du mobilier composant la succession du duc de Valençay seront mis aux enchères.

Ils pourront se disputer les meubles du prince de Bénévent, parmi lesquels des merveilles du style Empire dont plusieurs ont une histoire ; les portraits de Napoléon I^{er}, de Louis XVIII et de Charles X, œuvres du baron Gérard et dons des souverains au prince.

La collection, mise en vente, compte trois cent quatre-vingt-dix-huit numéros, tous d'une grande valeur, et parmi eux se trouve une pièce unique, c'est le seul portrait connu de Christophe Colomb, par S. del Piombo, contemporain du grand navigateur. Les récents événements d'Amérique donnent à ce tableau un singulier intérêt d'actualité.

Une petite statistique ayant facilement prouvé que, depuis quelque temps, à cause des travaux du Cours-la-Reine qui ferment certaines voies d'accès, la place de la Concorde, au débouché du pont de la Concorde, était devenue un des endroits les plus dangereux de Paris et qu'on s'y faisait écraser dix fois plus que partout ailleurs, l'administration s'est décidée à faire établir là deux refuges.

Les travaux d'installation de ces refuges ont commencé hier matin : d'où augmentation d'encombrement et accroissement de danger. C'est à faire son testament avant de se rendre de la place de la

Concorde au Palais-Bourbon ou réciproquement, et l'on frémit en pensant que nos députés, la réserve de la France, affrontent ces périls deux fois par jour.

C'est devant une chambrée complète et brillante qu'a commencé hier la vente de la collection Armand Doria : les enchères ont été menées rapidement, et il y a eu de curieuses batailles de chiffres autour des noms de Corot, Cals, Jongkind, Lépine, Rousseau, Daumier, etc.

Le résultat de la première journée atteint 645.345 francs.

C'est demain, à deux heures, qu'a lieu, au Châtelet, le concert de charité russe dont nous avons parlé et auquel prennent part, avec l'orchestre Colonne, tant d'éminents artistes. Le programme en est des plus intéressants.

Pendant ce concert, on pourra acheter au théâtre un très artistique programme dessiné par M. de La Gandara et servant en même temps de billet à une tombola qui sera tirée ultérieurement à l'ambassade de Russie. Deux éditions en ont été tirées, l'une de luxe à 5 francs, l'autre très soignée aussi à 1 franc. Parmi les lots de cette tombola, fournis à la princesse Ourousoff par un grand nombre de ses amis parisiens, se trouvent des dessins et aquarelles de Mme Madeleine Lemaire, de MM. Benjamin-Constant, Roll, Forain, etc.

Le Pavillon de Bellevue, ce coquet établissement que la Compagnie Internationale des Grands Hôtels a édifié dans un des plus jolis sites des environs de Paris — quel de comparable aux coteaux de Meudon ? — fera sa réouverture le 6 de ce mois.

Chaque soir, grand concert instrumental.

Hors Paris

De Cherbourg :
 « Le mauvais temps continuant et la mer étant toujours grosse, le départ de la reine d'Angleterre, remis tout d'abord à l'après-midi, a été finalement renvoyé à demain. »

La reine Victoria a quitté l'arsenal vers quatre heures et a fait, dans la voiture du préfet maritime, une promenade dans les environs de Cherbourg.

De notre correspondant de Genève :
 « La comtesse Trani, sœur de la défunte impératrice Elisabeth, est venue inconnue pendant vingt-quatre heures à Genève. Descendue à l'hôtel Beauvillage, la comtesse Trani a voulu visiter le lieu du crime et les différents endroits, notamment la confiserie du Théâtre, où l'auguste victime de l'anarchiste Lucchini passa les dernières heures de sa vie. »

De Buenos-Ayres :
 « Le duel qui a eu lieu ces jours derniers entre deux maîtres d'armes italiens, le chevalier Pini et M. Demarinis, s'est terminé, à la quinzième reprise, par une blessure au genou reçue par M. Pini, blessure très légère d'ailleurs. »

« Mais ce qu'on n'a pas dit et ce qui est constaté par le procès-verbal de la rencontre, c'est qu'au cours des reprises précédentes, M. Demarinis avait été blessé légèrement, par deux fois, au visage. »

Nouvelles à la Main

Bézuchet, qui possède une « villa » dans la banlieue, fait faire à un ami le tour de son jardin.

— Vous n'avez pas beaucoup de lilas, constate le visiteur.

— Ah ! dame, vous savez... à la campagne...

Au Salon, devant le portrait d'un financier qui eut naguère quelques entrevues avec des juges d'instruction :
 — Très réussi ! mais ça ne vaut pas tout de même le portrait qu'a fait de lui M. Bertillon !

Le Masque de Fer.

Nous commencerons demain la publication en feuilletons d'une étude très curieuse du vicomte de SPOELBERG DE LOVENJOUL,

UNE PAGE PERDUE

DE

HONORÉ DE BALZAC

écrite pour nous par l'éminent historien à l'occasion des fêtes du centenaire.

Cette publication sera suivie de celle d'une nouvelle de M. JEAN CARRÉ,

LA DAME DU NORD

et, aussitôt après, d'un roman :

L'AMI D'ENFANCE

PAR

MAURICE MONTÉGUT

La main de l'étranger

(On entend des cris de : « Au voleur ! au voleur ! » Un passant déclare qu'on vient de lui voler son portefeuille. Un pickpocket l'a héurté et l'a dévalisé en même temps. Rassemblement. Le rumeur publique désigne un monsieur comme le coupable certain. Un gardien de la paix arrête le monsieur.)

LE MONSIEUR, au gardien de la paix. — Moi, un voleur ! Vous êtes fou... Laissez-moi tranquille !

LA FOULE. — C'est lui ! C'est lui !

LE MONSIEUR, riant. — C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

LA FOULE. — Non ! non ! C'est vous le voleur !

LE MONSIEUR. — Mais j'étais là à regarder tranquillement une devanure quand on a dévalisé ce monsieur !

LE GARDIEN DE LA PAIX. — Je ne dis pas

non, mais tout le monde vous accuse... (S'adressant à la foule.) Quelqu'un a-t-il vu monsieur regardant une devanure pendant l'accident ?

LA FOULE. — Non... personne... C'est lui, le voleur !

LE GARDIEN DE LA PAIX. — Dans ces conditions-là, je suis obligé de vous conduire au poste.

UN AUTRE MONSIEUR, s'avançant soudain, très distingué, très digne et parlant avec un accent étranger. — Pardon, moi, j'ai aperçu monsieur qui regardait la devanure et j'affirme qu'il n'est pas le voleur... Le voleur a disparu... Je l'ai vu disparaître de mes propres yeux...

(La foule, qui commence à en avoir assez, ne contredit pas l'affirmation du second monsieur.)

LE GARDIEN DE LA PAIX. — Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

L'AUTRE MONSIEUR. — J'en donne ma parole. Voici ma carte.

LE MONSIEUR, tendant la main au second monsieur. — Je vous suis très reconnaissant, croyez-le bien...

LE GARDIEN DE LA PAIX. — Vous êtes libre.

LE MONSIEUR, regardant la carte de son sauveur. — Comment, vous êtes ?... Oh ! vous êtes... Allemand ?

L'AUTRE MONSIEUR. — M. X., de Berlin.

LE MONSIEUR, indigné. — Vous êtes Allemand !... Et vous vous imaginez que moi, bon Français, je vais tenir compte de votre témoignage ?

L'AUTRE MONSIEUR. — Mais il est en votre faveur !

LE MONSIEUR. — Je ne veux pas de faveur de votre part !

L'AUTRE MONSIEUR. — Vous ne m'empêchez pas de dire que vous n'êtes pas un voleur !

LE MONSIEUR. — J'aime mieux passer pour un voleur, aux yeux de mes compatriotes, que d'être proclamé honnête homme par un Allemand !

manœuvre de l'esprit de parti, un plan d'attaque des adversaires du cabinet.

Le gouvernement, a-t-il dit à plusieurs députés, a précisément voulu, en faisant voter la loi d'extension, donner à l'arrêt une force indiscutable, une autorité incontestée. Il a voulu que cette affaire, qui a si violemment remué l'opinion, fût jugée par la plus haute juridiction du pays, et dans de telles conditions d'impartialité et d'indépendance que chacun fût forcé de s'incliner devant le verdict.

Le gouvernement sera le premier à donner cet exemple. Il a prouvé en demandant l'ajournement de toutes les interpellations jusqu'après la décision de la Cour de cassation ; il l'a prouvé aussi en renvoyant à ce moment l'examen des mesures qu'il pourra être appelé à prendre. Il le prouve enfin — ainsi qu'en témoigne la lettre du ministre de la guerre à M. Viviani — en fournissant à la Cour tous les moyens d'investigation qui peuvent être en son pouvoir.

L'œuvre de la justice s'accomplit donc en toute liberté et en toute indépendance. Le gouvernement en attend respectueusement les résultats, quels qu'ils soient, et rien n'est plus éloigné de sa pensée que de chercher à peser sur la décision des magistrats.

C'est là, a dit en propres termes M. Charles Dupuy, une accusation aussi injurieuse pour la Cour de cassation que pour nous-mêmes !

Ces déclarations très nettes étaient, comme on le pense bien, cortées dans les couloirs, et nous devons dire que la presque unanimité des députés les accueillait avec grande faveur et semblait comprendre ainsi le rôle du gouvernement.

X.

AUTOUR DE L'AFFAIRE

On sait que M. Viviani, député de la Seine, avait signalé au ministre de la guerre un certain nombre de documents se rattachant à l'affaire Dreyfus et qui, malgré leur importance signalée par divers témoins, n'avaient pas encore été transmis à la Cour de cassation.

M. de Freycinet a adressé hier, à ce sujet, la lettre suivante à M. Viviani :

Monsieur le député,
Par votre lettre du 2 mai, vous avez bien voulu, à ma demande, désigner les cinq pièces auxquelles vous venez de faire allusion à la tribune, et qui avaient, selon vous, disparu du ministère de la guerre.

Quelques heures plus tard, par une seconde lettre, vous me signaliez trois autres pièces qui auraient également disparu.

Je tiens d'abord à vous dire que je n'ai rien de tout équivoque — que le dossier secret, tel que je l'ai reçu de mes prédécesseurs, a été mis tout entier sous les yeux de la Cour de cassation, et qu'aucune pièce n'en a été distraite ou dissimulée. Je réponds maintenant à vos questions dans l'ordre où elles sont posées :

1^{re} Pièce signalée par M. Gachet comme ayant été trouvée dans le dossier envoyé à la Guyane ? Elle n'a jamais été communiquée au ministre de la guerre.

2^e Le commentaire écrit par M. du Paty de Clam ou tout au moins la copie de ce commentaire ? J'ai fourni des renseignements à ce sujet à la Cour de cassation.

3^e Le rapport rédigé par le général Gossé et M. le substitut Watine ? C'était un résumé de l'affaire, à l'usage personnel du général Billot et qui n'a jamais fait partie du dossier.

4^e La déposition Decroix ? J'ignore de quoi il s'agit. Si M. Decroix a, en effet, déposé devant la Chambre criminelle, elle seule pourrait vous renseigner.

5^e Les deux traductions contradictoires de la dépêche Panizzardi ? Le général Mercier ne les ayant pas retenues en 1894, pour le procès Dreyfus, à raison même de leur contradiction, les a rendues au colonel Sandherr, qui ne les a pas fait figurer au dossier.

6^e Rapport du capitaine Lebrun-Renaud, rédigé en 1897 ? Je l'ai envoyé, le 18 novembre 1898 à la Cour de cassation qui l'a encore entre les mains.

7^e Rapports de M. Lépine en 1894 ? Le ministre de la guerre ne les a jamais connus.

8^e Feuille du carnet de M. Lebrun-Renaud, soumise à M. le ministre Cavaignac ? L'original est resté entre les mains de son auteur ; M. Cavaignac en a pris une copie qui a été envoyée le 18 novembre à la Cour de cassation.

Agrez, monsieur le député, etc.

Le ministre de la guerre.
G. DE FREYCINET.

Après réception de cette lettre, M. Viviani déclarait hier, dans les couloirs de la Chambre, qu'il allait consulter ses amis politiques sur la réponse qu'il devait faire et leur demander s'il fallait la confier à la poste ou la porter à la tribune.

Le *Rappel* a publié hier deux documents qui figurent dans les pièces annexes du dossier de la Cour de cassation et dont le rapprochement est quelque peu saisissant. Ces documents, dit le *Rappel*, sont :

1^o La note réglementaire que le général Lebelin de Dionne, commandant de l'Ecole supérieure de guerre, fournit sur le capitaine Dreyfus, à la fin de l'année 1892, quand celui-ci sortit de l'Ecole de guerre ;

2^o Le rapport que ce même général Lebelin de Dionne fournit en pleine agitation revisionniste, le 1^{er} juin 1898, sur le passage de Dreyfus à l'Ecole de guerre.

Voici la note fournie sur Dreyfus en 1892, à sa sortie de l'Ecole de guerre, par le général Lebelin de Dionne :

1892-1893. — Note de l'Ecole supérieure de guerre.

Physique, assez bien. — Santé assez bonne ; myope.

Caractère facile ; éducation bonne. — Intelligence très ouverte.

Conduite très bonne. — Ténacité très bonne. — Instruction générale très étendue. — Instruction militaire théorique très bonne ; pratique très bonne ; connaît très bien l'allemand ; monte très bien à cheval ; sert bien. Admis à l'Ecole en 1891 ; sort le 9 sur 81 ; a obtenu le brevet d'état-major avec la mention : très bien.

Très bon officier, esprit vif, saisissant rapidement les questions, ayant le travail facile et l'habitude du travail.

Très apte au service de l'état-major.

Le général de division commandant l'Ecole, DE DIONNE.

Voici, d'autre part, la note donnée sur Dreyfus, en 1898, par le même officier général :

Le sieur Dreyfus, ex-capitaine d'artillerie, était sous mes ordres pendant les deux années passées par lui à l'Ecole de guerre. Il était un officier intelligent, laborieux et doué d'une prodigieuse mémoire, et quoique entré à l'Ecole dans un très mauvais rang, il ne tarda pas à arriver en tête de sa promotion. Sa manœuvre d'être haineux et cassante et ses propos incoherents (il disait notamment devant ses camarades que les Alsaciens étaient plus heureux sous la domination allemande que sous la domination française).

lui avaient attiré l'antipathie de ses professeurs et de ses camarades.

Sa conduite privée n'était pas bonne, car, avec des filles, j'ai eu des reproches à lui faire à ce sujet. J'ai vu beaucoup d'officiers israélites à l'Ecole de guerre ; j'affirme qu'aucun d'eux n'a été l'objet de l'animosité d'un de ses chefs, ni de ses camarades, et s'il n'en a pas été de même pour le nommé Dreyfus, cela tient à son détestable caractère, à l'intempérance de son langage et à une vie privée sans dignité et nullement à sa religion.

P.-S. — J'ajoute qu'au moment de ses examens de sortie de l'Ecole de guerre, Dreyfus est venu me demander de relever sa cote d'aptitude, prétendant que, pour son examen d'artillerie, il avait été victime d'une injustice. J'ai refusé d'accéder à ce désir pour les raisons indiquées ci-dessus.

1^{er} juin 1898.

DE DIONNE.

Tout commentaire nous paraît inutile. Nos lecteurs ont certainement gardé le souvenir de la note adressée par le général Delyoye à la Cour de cassation, sur l'ordre du ministre de la guerre, en réponse à la déposition du commandant Hartmann. Dans cette note, le général Delyoye insistait sur le fait qu'en 1894 il n'y avait encore dans le commerce aucun règlement sur le canon 120 court, que le nouveau projet de règlement provisoire relatif à cette pièce n'a été envoyé que le 7 avril 1894, et enfin que ce n'est que le 13 février 1894 que le président du Comité technique de l'artillerie a signalé l'utilité de faire des expériences avec le frein hydropneumatique.

Un ancien officier d'artillerie, M. Gaston Moch, après avoir constaté que le général Delyoye ne dit pas à quelle date eurent lieu les premières écoles à feu avec le 120 court et que sa note, en laissant entendre que pour exécuter ces écoles à feu, le nouveau règlement provisoire du 7 avril 1894 était nécessaire, donne l'impression que ces premières écoles à feu n'eurent lieu qu'en 1894. — M. Gaston Moch, disons-nous, publie dans le *Matin* une lettre que lui adresse M. Charles Brunot, ancien élève de l'Ecole polytechnique, ancien lieutenant d'artillerie territoriale, actuellement président du conseil des inspecteurs généraux des services pénitentiaires au ministère de l'intérieur, chevalier de la Légion d'honneur.

Voici cette lettre :

Paris, 22 avril 1899.

Mon cher ami, — Tu me demandes si j'aurais le courage de confirmer par écrit ce que je te disais l'autre jour, savoir que j'ai assisté, en qualité de simple officier de territoriale, au mois de juin 1893, soit plus d'un an avant la date assignée au bordereau, au tir du canon de 120 court.

Il n'y a là-dessus nul « courage ». C'est l'affirmation pure et simple d'un fait dont la vérification est ouverte à quiconque voudra la faire. Je suis donc tout disposé à répéter cette déclaration sous telle forme que tu pourras désirer et je t'autorise notamment à faire de la présente lettre l'usage que bon te semblera.

J'ai été convoqué, à Pontarlier, du premier au huit juin dix-huit cent quatre-vingt-treize (1893), pour assister à un cours de tir, fait par le capitaine Buey aux officiers des 7^e et 8^e régiments territoriaux d'artillerie.

Pendant cette même période, le bataillon d'artillerie à pied de Belfort faisait ses « écoles à feu » et nous allions chaque jour au champ de tir pour assister à ces écoles et y prendre une part plus ou moins directe.

Un jour, le capitaine Buey nous conduisit sur la gauche des batteries fixes et, tout à fait à l'extrémité, nous présenta, sous le nom de 120 court ou 120 de campagne, une nouvelle pièce que nous ne connaissions pas.

C'est avec un vif intérêt de curiosité qu'après l'avoir examinée au repos j'ai assisté à l'exécution de son tir.

Ce tir fut, ce jour-là, un tir plongeant, exécuté sous de grands angles et avec des charges réduites. Je ne me souviens pas d'avoir assisté à un tir de plein fouet.

Mais ce tir nous avait cependant donné une idée assez nette de la manière dont la pièce se comportait, et je me souviens encore de quelques-unes des appréciations énoncées sur le frein hydropneumatique et sur la bêche située sous la crosse de l'affût.

J'ajoute que cette séance de tir, déjà sensationnelle par elle-même, fut marquée par un autre événement notable auquel elle est restée liée dans ma mémoire : c'est l'arrivée au champ de tir du général de Négrier et du général Delyoye (commandant à cette époque l'artillerie du 7^e corps), venus de Besançon et restés présents pendant qu'on tirait le 120 court.

Je suis absolument sûr de ne pas faire de confusion de date et de ne pas me tromper sur l'époque de ce tir, car je n'ai plus jamais assisté à aucune école à feu depuis juin 1893.

J'aurais donc pu, dès cette époque, comme tu le remarques toi-même, rédiger une « note sur la manière dont la pièce s'était conduite » ou comporter. J'ajoute que si, à ce moment, un commandant de l'armée active s'était avisé à moi pour avoir mes impressions, j'aurais pas eu même l'idée de les lui refuser. Mais le fait ne s'est pas produit.

Cordialement.

CH. BRUNOT.

M. Gaston Moch dégage de cette lettre les constatations suivantes :

Ainsi, à une date comprise entre le 1^{er} et le 8 juin 1893, le canon de 120 court a été tiré par un bataillon d'artillerie à pied, en présence des officiers des deux régiments d'artillerie territoriale. J'ai pu me convaincre que les souvenirs de M. Brunot sur la manière dont s'est comportée la pièce sont complètement précis, et, comme il le dit lui-même, si un officier lui avait demandé des renseignements à ce sujet, « il n'aurait même pas eu l'idée de les lui refuser ». Cela est d'ailleurs absolument naturel.

Et M. le général Delyoye ne peut pas ignorer que cette école à feu a eu lieu, puisqu'il y a assisté !

Le général Delyoye commandait à cette époque l'artillerie du 7^e corps d'armée ; il a vu en cette qualité la feuille de route de M. Brunot, et qui joins également à cette lettre, et qui établit la date à laquelle ce tir fut exécuté.

La suspension du cours de M. George Duruy fera aujourd'hui, à la Chambre, l'objet d'une question de M. Gouzy, député radical-socialiste du Tarn, ancien élève de l'Ecole polytechnique.

A propos de cette suspension de cours, un ancien polytechnicien, qui fut l'élève de M. George Duruy, adresse au *Temps* une lettre que nous tenons à reproduire. Elle est ainsi conçue :

Sera-t-il permis à un ancien élève de M. George Duruy de vous communiquer quelques réflexions au sujet d'incidents survenus récemment ?

Il est exact que le « topo » sur lequel fut décidé le « chahut » à « l'Amphithéâtre » a été voté à une majorité de quelques voix. Tout le mal vient probablement des journaux à l'Ecole.

L'incident s'explique ainsi, mais il n'est nullement excusable. Un caractère fortement marqué dans la vie intérieure de polytechnicien, c'est une gaminerie irrévérencieuse que « blaguer » tous les professeurs ; mais du moins cette « blague » de non temps demeurait toujours affectueuse. Nous aimions nos éducateurs. Pour Duruy, en particulier, nous

ne lui reprochions qu'une chose, d'être trop chauvin ; la première année, il avait traité devant nous de la Réforme et des guerres de religion ; la seconde année, de la Révolution et de l'Empire. Je me souviendrai toujours de cette physionomie des « amphithéâtres » de seconde année où nous arrivions, riant, criant, chantant une complainte dont le refrain était :

Napoléon est mort à Sainte-Hélène, A Sainte-Hélène est mort Napoléon.

Au milieu de ce tapage assourdissant, Duruy entrant, et un silence profond se faisait instantanément. Il parlait alors, avec quelle chaleur et quelle foi communicative, de l'élan national de 92, des sanglantes journées de Thermidor ; il saluait, avec une éloquence entraînant la mort de Desaix à Marengo ou celle de Lannes ; il savait de cette époque merveilleuse faire surgir en trois mots la magie vision de l'Empire. Ah ! croyez-le bien, nous étions tous, oui tous, étreints d'une inexprimable émotion, profondément touchés. La voix de Duruy nous faisait éprouver ce même frisson que tout Français éprouve en entendant une sonnerie de clairons, en voyant les plis d'un drapeau s'agiter dans le vent, en rêvant d'Austerlitz. Le sang circule plus vite, le battement des artères se précipite.

Duruy se taisait ; quelques secondes d'un silence comme l'échelle, puis les applaudissements partaient tout seuls, enthousiastes et fous. Nous aimions notre Duruy, « quoique non polytechnicien », nous l'aimions de nous parler de justice, de tolérance, de liberté et de patrie...

X.

M. Gouzy demandera au ministre de la guerre, qui a accepté de répondre à cette question, quels sont les motifs de la mesure prise contre M. Georges Duruy, alors que, de l'aveu unanime, rien, dans l'enseignement du professeur, ne la motive et encore moins la justifie.

Jules Gardane.

MORT DU GÉNÉRAL LOIZILLON

Un des chefs les plus éminents de la cavalerie française, le général de division Loizillon, ancien ministre de la guerre, est mort mercredi dans sa propriété de Kérac, à Dammarié-lès-Lys, près de Melun, où il s'était retiré depuis son admission dans le cadre de réserve. Rien ne faisait prévoir cette brusque disparition quand, il y a quelques jours, le général fut frappé de paralysie cérébrale.

C'était le frère de l'officier distingué qui écrivit des lettres fameuses sur le Mexique.

Le général Loizillon fut, avant tout, un cavalier. Il a laissé des souvenirs durables dans l'entraînement de cette arme, sans avoir eu la bonne fortune de jouer un rôle important à la guerre. Né à Paris en 1829, passé par Saint-Cyr et Saumur, il prit part à la guerre de Crimée ; de cette expédition il revint capitaine.

Au début de la guerre contre l'Allemagne, ses fonctions de major au 7^e dragons l'avaient retenu à Rouen, il ne prit donc part aux hostilités que durant la guerre en province. Le 1^{er} janvier 1871, il était lieutenant-colonel. Colonel en 1875, général de brigade en 1879, il exerça les fonctions de directeur de la cavalerie au ministère, avant d'aller commander la cavalerie d'Algérie. Il conserva ce dernier poste après sa promotion comme divisionnaire.

En 1888, il allait prendre le commandement de la superbe division de Lunéville à laquelle il conserva l'impulsion qui en a fait un des plus beaux groupes de cavalerie de l'Europe. Il la quitta pour aller à la tête du 1^{er} corps d'armée, à Lille. M. Ribot, qui avait pu l'apprécier, l'appela au ministère de la guerre, quand il fut chargé de former le cabinet de janvier 1893.

Le 3 décembre, il était remplacé par le général Mercier.

Le général Loizillon, grand officier de la Légion d'honneur, un des rares généraux à qui l'on ait accordé la médaille militaire, était le beau-frère du capitaine de vaisseau Bory et le cousin germain de l'architecte Paul Sedille.

M. Charles Dupuy, président du Conseil, a adressé hier matin la dépêche suivante au préfet de Seine-et-Marne :

Intérieur à préfet Melun

Je vous prie de vous rendre aux obsèques du général Loizillon, ministre de la guerre dans le premier cabinet Dupuy, et d'y représenter le gouvernement, et personnellement le président du Conseil.

Vous voudrez bien renouveler à Mme Loizillon les condoléances que j'ai eu l'honneur de lui adresser par télégramme.

Ch. Dupuy.

Les obsèques auront lieu samedi, à dix heures trois quarts, à Dammarié.

Ardouin-Dumazet.

LA JOURNÉE

Vendredi 5 mai

Sports : Courses à Maisons-Laffitte (2 h.). — Prix de Neuilly. — La Société de tir aux pigeons du Cercle des Acacias (2 h.), bois de Boulogne.

1^{re} Pièce : A la Comédie-Française, le *Toréador*.

Conseil des ministres, à l'Élysée.

Le Parlement : A la Chambre, suite de la discussion sur les conditions du travail (2 h.).

A l'Hôtel de Ville : Ouverture de la deuxième session du Conseil municipal.

A la Société de géographie : Le capitaine Henri Gouraud, qui est due la capture de Samory, fera le récit de sa campagne au Soudan français : « Dans le bassin de la Volta autour de Kong et de Sikasso ; au Mossi et au Gouroussi ; contre Samory : surprise de Guélimou et capture de Samory, 29 septembre 1898 » (3 h. 1/2 du soir, 184, boulevard Saint-Germain).

Trois anniversaires : Messe et *Te Deum* à l'église russe de la rue Daru, 11 h. ; l'occasion de la fête de S. M. l'impératrice de Russie Féodorovna. — *Te Deum* à l'église grecque de la rue Bizet, à l'occasion de la fête de S. M. le roi de Grèce (11 h.). — Député de violences, pensées et roses au pied de la colonne Vendôme, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Napoléon 1^{er}.

La charité : Ouverture, à la galerie des Champs-Élysées (22, avenue des Champs-Élysées), de la vente des Œuvres faisant partie du Grand Bazar de la Charité de la rue Jean-Goujon (tous les jours jusqu'au 20 mai).

Conférences : M. Fliche, « L'Ecole avant la Révolution » (3 h.), Cercle de la rue du Luxembourg, 18.

Confirmation : Mgr de La Passardière à Saint-Séverin (9 h.) et à Saint-Germain (10 h.) ; Mgr de Courmont, à la Trinité (11 h. 1/2) et à Saint-Germain-des-Prés (2 h. 1/2) ; Mgr Richard, à Saint-Honoré d'Eylau (4 h.).

Assemblée générale de la Société des Français-Tireurs de la Presse (8 h. 1/2 du soir, boulevard Sébastopol, 19).

Sociétés savantes : Dîner mensuel, au Grand-Hôtel, de la « Société d'économie politique ».

Le Monde et la Ville

SALONS

— Le ministre des colonies et Mme Guillaumin donneront demain une soirée. Les membres du Parlement sont priés de considérer le présent avis comme une invitation pour eux et leurs familles.

— Au carnet mondain : — Demain, soirée musicale chez la comtesse Arthur de Gabric, dans son hôtel de la rue Desbordes-Valmore ; — Soirée dansante, le même jour, chez Mme Gouttenoire de Toury ; — Soirée musicale, le samedi 13 mai, chez le chevalier de Stuers, ministre des Pays-Bas ; — Cotillon rose, ce même jour, chez la comtesse du Bourg de Bozas en son hôtel de la rue Moncey ; — Cotillon rose, le dimanche 14 mai, chez Mme Edgar Stern ; — Soirée musicale, ce même jour, chez Mme E. Fourton ; — Le lundi 15 mai, comédie, à dix heures et demie, chez Mme Chenu-Lafitte, née Pèan, dans ses salons de la rue de Noncourt ; — Soirée dansante, le lundi 22 mai, chez la duchesse de Gramont ; — Le vendredi 26 mai, soirée chez le duc de Pompadour dans son hôtel de l'avenue de Wagram ; — Le samedi 27 mai, soirée dansante chez la princesse de Wagram ; — Bal blanc, le lundi 29 mai, donné par Mme Guy de Courcy, à la salle de l'avenue Hoche.

— Le dernier cotillon donné par la comtesse Foy, dans ses beaux salons du faubourg Saint-Honoré, a été aussi brillant que le premier. Reconnu :

Miles de Tréville, de Gramont, de Montesquieu, de Béthune, de Valogré, de Grollier, de la Roche-Aymon, de Vibraye, de la Ferronnays, de Bonvouloir, de Jaumont, d'Onor, de Montebello, de Salandrouze, de Beaumont, de la Fautelle, de Camman, prince de Boghlie, marquis de Jürgens, prince Ebessou, comte d'Andia, marquis de Montesquieu, prince de Béarn, comte de Reiset, prince Pierre d'Arenberg, vicomte de Merlemont, comte de Vibraye, baron de Neuville, comte de Villeneuve, baron de La Motte, etc.

Mme Ritt donnera mercredi prochain une réception, en son hôtel de la rue Balzac, à l'occasion de la signature du contrat de mariage de Mlle Jeanne Ritt, sa fille, fiancée à M. Jacques Froment-Meurice, le statuaire bien connu.

Le mariage sera célébré à Saint-Philippe du Roule, le mardi 16 mai. Les témoins seront, pour le fiancé : MM. Paul Meurice, son oncle, Sieff, baron G.-J.-V. von Brodow, baron d'Espierres, Mme et Mlle de Clavières, M. et Mme d'Epenoux.

— Soirée artistique, avant-hier, chez le docteur Frantz Gienard. Au programme : MM. Sallier, Casella, et Emile Pessard qui a accompagné lui-même Gaupaux dans un irrésistible symphonologue.

RENNEMENTS MONDAINS

— S.A.R. la comtesse de Trani, sœur de l'impératrice d'Autriche, défunte, et de la reine des Deux-Siciles, arrivée hier de Genève à Paris, est descendue à l'hôtel Domini.

— Descendus à l'hôtel de Hollande :

Comte de Dampierre avec sa famille, comte et comtesse de Borghgrave d'Altena, sir Bernard et lady Samuelson, lady Langtry, lady et miss Sieff, baron G.-J.-V. von Brodow, baron d'Espierres, Mme et Mlle de Clavières, M. et Mme d'Epenoux.

— Le général Dragomiroff, dont nous avons annoncé l'arrivée à Paris, est descendu à l'hôtel Foyot.

— Très brillante la matinée donnée par Mlle Jane Vieu pour l'audition de ses œuvres dont on a particulièrement acclamé les *Stances à Venus*. Clou du programme : *Incyroyable et merveilleuse*, ballet-pantomime de M. Georges de Dabor, musique de Mlle Jane Vieu, dansé à ravir par Mlle Blanche et Louise Monte en costumes de l'époque.

— Le prince royal et la princesse royale de Danemark, arrivés à Nice avec leurs enfants, le prince Harold et la princesse Thyra, sont descendus à l'hôtel de la Grande-Bretagne.

MARIAGES

— On célébrera demain, au palais de la Nonciature, le mariage de M. du Courthial de Lassuchette avec la comtesse de Pierres, née Lézaud.

Par suite du grand deuil de la famille de Lassuchette, il n'a été lancé qu'un nombre très restreint d'invitations.

— Le mercredi 17 mai, on bénira à Sainte-Croix, le mariage de M. Marcotte de Sainte-Marie, sous-lieutenant au 11^e régiment d'artillerie, avec Mlle de Marillac.

— A Enghien-les-Bains on a célébré le mariage du baron Roger d'Armagnac, fils du général vicomte d'Armagnac, commandant la 3^e brigade d'infanterie, avec Mlle Ethel Porok, fille de l'industriel bien connu.

— En la chapelle du château de Garraube (Dordogne) a été célébré le mariage du vicomte Henri de Gigou avec Mlle Jeanne Valoton de Boissière.

Les témoins de la mariée étaient : le baron de Mesclop et M. Saint-Martin de Veyron ; ceux du marié : le comte de Prin et le vicomte Joseph de Tisseul.

— A Morlaix, en la chapelle Saint-Joseph, a été béni, par Mgr Jourd'heul de La Passardière, le mariage du baron Letourneur-Hugon, ancien officier de marine, fils de l'amiral, avec Mlle Labbé du Bourget de la Lande-Bourdon.

— On nous annonce les fiançailles de M. Jean de Chabot, marquis de Mauviel, avec Mlle du Hamel.

— M. Alexandre Degastion, notre correspondant à Budapest, est fiancé à Mlle Jeanne Aranyossy, la charmante ingénue du Magyar Szinhaz.

— On a béni, samedi dernier, à Barcelone, en l'église de Notre-Dame de las Mercedes, le mariage de M. Michel Roseo avec Mlle Mercedes de Rigalt, fille de notre confrère M. Pedro de Rigalt. La reine Isabelle II et le roi don François d'Assises, représentés par le marquis et la marquise de Sentmenat, étaient les marraines et le parrain de la mariée.

Les témoins étaient, pour le marié : MM. Catassus et Guardiola ; pour la mariée : le marquis d'Atella et M. Ivo Bosch, le banquier bien connu.

La journée s'est terminée par un grand dîner. On a beaucoup admiré les nombreux cadeaux offerts à la mariée, notamment ceux de la reine Isabelle, du roi don François d'Assises, du marquis d'Atella, de M. de Leon y Castillo, de MM. Ivo Bosch, Catassus, Guardiola, Condé, Genové, Sanchez de Larragoti, Carmignani, etc.

— M. Maurice de Bunsen, secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople, a épousé, avant-hier, à Tayworth, en Ecosse, miss Berta Corry. M. de Bunsen fut très répandu dans le grand monde parisien, au temps où il était secrétaire à l'ambassade d'Angleterre à Paris.

CHASSES

— L'équipage du marquis de Chambray vient de finir la saison par une fort belle chasse en forêt de Châteaufort. Un daguet, attaché à la pyramide Saint-Jean, a été tué en forêt de Senonches et de la en forêt de La Ferté, où il a été porté bas dans l'étang d'Aaron après trois heures de chasse.

Le traître du baron de Dorlodot, qui chassa dans les mêmes forêts, a pris lui-même le trente-deuxième sanglier de la saison. Un grand sanglier, attaqué en forêt de Chambray, a été pris après quatre heures de chasse. Douze chiens blessés.

Suivent habituellement les chasses du vau-trail.

Baron de Dorlodot, maître d'équipage ; baronne et Miles de Dorlodot, comtesse de Bessières, MM. Bessières et comte de Bessières, comte et comtesse d'Amilly, comte et comtesse

pour accomplir un progrès réel, de réformer le régime des adjudications :

M. Edouard Aynard. — L'adjudication est une des formes les plus grossières de la concurrence. C'est le régime de l'adjudication qui convenait de réformer par une loi visant spécialement le cas qui vous occupe.

M. Pierre Baudin, rapporteur. — C'est ce que nous voulons faire.

M. Edouard Aynard. — Je félicite M. le rapporteur d'avoir publié, contre le gré du Gouvernement, l'avis du Conseil supérieur des ponts et chaussées énergiquement opposé à la loi.

M. le rapporteur. — La commission a pris l'initiative de cette publication, mais le Gouvernement ne s'y est pas refusé.

M. Bovier-Lapierre, président de la Commission. — D'ailleurs, le Conseil des ponts et chaussées ne s'est pas montré complètement contraire à la loi.

M. Edouard Aynard. — Sans doute, même dans le Conseil supérieur des ponts et chaussées, il y a une minorité et une majorité. Quel qu'il soit, l'avis de ce Conseil est contraire, dans certaines conditions, au système de l'adjudication, qui met en jeu des rivalités et qui porte certains entrepreneurs à des rabais excessifs pour obtenir des travaux qui, en apparence, relèvent momentanément leur situation industrielle. Je le répète, ce qu'il y aurait de meilleur, ce serait de faire une loi réformant le régime des adjudications et imposant certaines garanties aux adjudicataires. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs.)

A partir de ce moment, l'orateur a été assailli par les interruptions de l'extrême gauche, mais il a répondu avec tant d'esprit et de bon sens que l'assemblée a fini par désarmer les plus acharnés adversaires. Tout le débat s'en est ressenti, et la séance de M. Deschanel n'a pas eu trop souvent à intervenir. M. Aynard a péroré pendant un quart d'heure sur la nécessité d'établir une loi des salaires et au-dessus de l'avidité d'un patron ou de la rapacité d'un entrepreneur. Le plus malintentionné des employeurs ne dispose que d'un pouvoir très restreint pour exploiter ses ouvriers. « La preuve, c'est que l'industriel qui s'enrichit, comme celui qui ne gagne rien, comme celui qui se ruine, leur payent sensiblement le même salaire. Une autre preuve, c'est que le salaire agricole a monté pendant que le revenu foncier baissait... »

M. Edouard Aynard. — Vous parlez, dans votre loi, de salaire normal. Qu'est-ce que le salaire normal ?

Notre collègue M. Paul Beauregard appelle votre attention sur certaines dispositions de la Commission qui sont des dispositions capitales et ce n'est qu'après s'être entendu sur leur sens qu'on pourra entrevoir exactement la portée de la loi.

M. le rapporteur. — Ce mot ne vient pas de nous, il est passé en usage.

M. Aynard. — Il me rappelle ce que dit un romancier de son héros : « Il brandissait des mots bêtes ! » (On rit.)

Dans la législation anglaise on se sert du mot « courant » que je comprends, tandis que je ne comprends pas celui de « normal ». (Interruptions à l'extrême gauche.)

M. le président. — Ne brandissez pas vos interruptions. (On rit.)

M. Aynard. — Qu'entendent par « salaire normal » nos collègues socialistes ?

C'est, pour eux, tout le prix du travail.

M. Eugène Fournière. — C'est cela.

M. Aynard. — Je vous prie de s'entendre tout le produit du travail, tout pour l'ouvrier, rien pour le patron. (On rit.)

Vous si vous pouvez vous entendre avec les socialistes tempérés de la Commission qui, eux, n'entendent pas qu'il n'y ait rien pour le patron.

Je ne puis citer tout ce discours, mais il faudra le lire d'un bout à l'autre. Il jette une vive lumière sur cette loi, dite ouvrière et sociale, dans laquelle le vague des mots dissimule à peine le danger des choses et qui aura inévitablement le même sort que la loi sur les accidents.

On a voulu imiter la pointe tout ensemble hardie et prudente que l'Angleterre a récemment hasardée dans le domaine du socialisme d'Etat ; mais, suivant M. Aynard, on s'y est mal pris. On n'a tenu aucun compte de l'infinité complexité des conditions auxquelles obéit le monde du travail. En d'autres termes, on a fait, à la mode française, une loi sans souplesse, une loi raide et rectiligne, taillée dans un seul bloc, coulée dans un seul moule et invariablement applicable à toutes les industries ; ce n'est pas seulement une atteinte à la liberté, c'est une injure au bon sens ! Et, chose plus grave encore, c'est un péril pour la paix publique !

M. Raoul Bompard, député de Paris, ne s'associe pas à ces conclusions sévères. Pour lui, le mouvement est surtout municipal ; il faut permettre aux municipalités d'agir à leur guise ; lorsque les grandes villes auront donné le bon exemple, toute la France le suivra et les ouvriers en profiteront. « La fixation des salaires résultera d'une entente préalable entre les ouvriers et les patrons ; à défaut d'accord, l'administration appliquera le taux normal de la région. »

M. Stanislas Ferrand, quoique député de la Seine, s'est élevé énergiquement contre le caractère tyrannique du projet de loi. Et pourtant M. Stanislas Ferrand est l'homme du bâtiment par excellence. Il a été élu, comme tel, par les ouvriers de la banlieue parisienne, et il s'entonne qu'avant de leur imposer certaines sujétions qu'ils repoussent, on ne les ait pas consultés ; « les ouvriers demandent, avant tout, à être libres ! » Et ils ont bien raison !

Ce n'est pas la première fois que M. Stanislas Ferrand fait preuve d'esprit pratique. J'ignore si c'est le moyen de devenir ou de rester populaire. L'ouvrier français aime assez les théories vagues et les mots creux.

Pas-Perdus.

DANS L'ARMÉE

Le nouveau chef de la garde républicaine, M. le colonel Prévost, sera reconnu ce matin, sur le front de la légion, par le général de Pellieux, commandant du département de la Seine.

Cette cérémonie, à laquelle assisteront tous les éléments disponibles de la garde, et la musique, a lieu à huit heures quarante-cinq, dans la cour de la caserne des Célestins.

Les jeunes soldats ayant acquis une instruction suffisante pour prendre part aux exercices de garnison, on a pu, dans tous les corps de troupes, entreprendre les manœuvres en campagne, but final de l'éducation militaire. Les journaux de province nous apportent chaque jour le récit de petites opérations, et des marches

qui conduisent les régiments sur les polygones où s'exécutent les feux de guerre.

Cette année, les déplacements de la cavalerie ont un intérêt plus vif, le ministère de la guerre ayant prescrit qu'ils seraient mis à profit par les garnisons pour exécuter, d'une façon pratique, le service des reconnaissances. En dehors des grandes manœuvres, on peut dire que nos officiers de cavalerie n'avaient aucun moyen de s'exercer à cette partie si importante, même capitale, de leur rôle. Encore, les ressources offertes par les manœuvres sont-elles illusoire. Les partis opposés sont trop voisins chaque jour pour permettre aux cavaliers l'exploration un peu étendue, comme elle s'imposait en temps de guerre.

Le ministre recommande donc de combiner de telle sorte les sorties de deux garnisons éloignées, que l'on puisse faire surveiller par des reconnaissances les mouvements des troupes. Ces reconnaissances à longue portée seraient excellentes pour préparer les officiers à leur rôle de découverte, en leur faisant parcourir de grandes distances et en les mettant en présence de troupes de toutes armes, dans des conditions se rapprochant de la réalité.

Les chefs de cavalerie, étant prévenus des mouvements exécutés par les garnisons lointaines, enverront des officiers accompagnés d'un gradé, de trois cavaliers, parfois même d'un vélodipiste, qui chercheront le corps en manœuvre, étudieront sa marche et ses dispositions. Les reconnaissances dureront un jour ou deux, trois jours même, et effectueraient par vingt-quatre heures un trajet de 60 à 80 kilomètres.

On ne saurait trop applaudir à cette décision. Elle donne à nos jeunes officiers plus d'initiative, tout en les arrachant au monotone trantran des garnisons. Depuis longtemps, on souhaitait voir ces raids entrer dans les mœurs, mais il fallait de l'argent, et les ressources allouées aux manœuvres de garnison sont maigres. Il serait injuste d'imposer aux officiers et à leur escorte de vivre au dehors avec leur solde ordinaire. Le ministre tranche la difficulté en allouant 300 francs d'indemnité par brigade, ce qui, joint à un prélèvement sur les fonds prévus pour les manœuvres de garnison, permettra d'attribuer une indemnité journalière.

Si ces reconnaissances à longue portée sont sérieusement faites, la cavalerie et l'armée tout entière en retireront de précieux avantages.

Ardouin-Dumazet.

Le général de division Correnson, président du Comité technique du génie, est admis dans le cadre de réserve.

NOTES D'UN PARISIEN

Le général Loizillon, qui vient de mourir, était ce qu'on appelle un brave à trois poils. Je n'ai rien à dire ici de sa carrière militaire, mais je voudrais rappeler un souvenir de sa vie, qui défraya autrefois la chronique. Le général, qui était un des assidus du Concours hippique, s'y trouvait un jour avec sa famille lorsque, à propos d'un incident des plus futiles — une histoire de chaises, je crois — il eut une altercation avec un des assistants.

Ce dernier était Alfonso de Aldama, à la fois descendant de d'Artagnan et de don Quichotte, toujours prêt à mettre l'épée à la main. La discussion s'envenima au point qu'on en vint aux voies de fait. Alfonso leva la main sur le général. Des cartes furent échangées, et c'est seulement en jetant les yeux sur celle de son adversaire qu'Alfonso, consterné, vit qu'il avait insulté un général de l'armée française, un ancien ministre de la guerre, un homme enfin auquel par raison d'âge, et pour bien d'autres considérations encore, il aurait dû le respect.

Impossible, après la voie de fait, de faire des excuses. Alfonso y aurait bien consenti : il s'était battu assez souvent pour pouvoir renoncer glorieusement à un duel. Mais le général Loizillon ne l'entendait pas de cette oreille. Il fallut aller sur le terrain où l'on échange, heureusement, deux balles sans résultat. L'affaire finie, Alfonso s'approcha du général et lui exprima tous ses regrets de l'incident.

— Croyez bien, général, lui dit-il, que j'ignorais absolument à qui j'avais l'honneur de parler !

— Sacrebleu ! riposta le vieux soldat, vous n'êtes donc pas physionomiste ?... Ou bien, alors, c'est que j'ai l'air du premier venu ?

Alfonso n'eut que le temps de s'en aller. Le général se mit à mesure, et la querelle allait recommencer, tout comme au second acte de *Georgette Lemoine*...

E.

LE BANQUET D'HIER

Le Comité français des Expositions à l'étranger donnait hier soir, au Continental, son banquet annuel, sous la présidence du ministre du commerce et de l'industrie, M. Paul Delombré.

Réunion très brillante, à laquelle s'étaient rendus plus de deux cents convives, parmi lesquels :

MM. Siegfried, André Lebou, Lénormand, Martiny, anciens ministres ; Ch. Frévet, sénateur ; Motte, Oriol, G. Berger, Gaston Menier, députés ; Bellan, syndic du Conseil municipal ; Alfred Picard, commissaire général ; Delaunay-Belleville, directeur de l'exploitation ; Charbon, secrétaire général de l'Exposition de 1900 ; V. Legrand, président du Tribunal de commerce ; Expert-Besancon, Chardize, Salliot, Lavertujon, Coisne, Chastelain, Vassiliot, Barbier, Defrance, Charles Roux, G. Fouchet, Bonnier, Coisne, Albert Legrand, Hollande, etc.

Le ministre avait à sa droite M. Ancelot, président du Comité, qu'assistait MM. Fauré-Lepage, Hartmann, Ch. Legrand, Dupont, vice-présidents du Comité ; G.-R. Sandoz, secrétaire général ; Esieu, trésorier.

Au dessert, quatre allocutions. M. Ancelot prit le premier la parole, trace un instructif tableau de l'œuvre entreprise par le Comité, dit ses succès à l'étranger, et signale précisément celle de la section française de l'exposition de Saint-Petersbourg, organisée en ce moment au profit de la Croix-Rouge de Russie, et où l'Empereur était reçu hier par une foule de nos distingués compatriotes.

Mme Pégard, déléguée générale des expositions françaises.

M. Ancelot nous promet des surprises prochaines. Une exposition nouvelle déjà se prépare pour 1901 à Glasgow. On ira ! Même après 1900, le Comité sera prêt à un recommencement de sacrifices et d'efforts nouveaux !

M. Lourties approuve ces infatigables énergies. « *Excelsior* » devrait être, dit-il, la devise de ce Comité qui ne se repose d'une tâche entreprise que pour en entreprendre une nouvelle.

M. Siegfried prononce une allocution d'économie. Il cite des chiffres, énumère les progrès accomplis par nos concurrents étrangers, montre le développement des échanges extérieurs dans le monde entier, et boit à l'avènement d'un régime de liberté qui nous permettrait de participer plus librement à cet essor universel. Il est applaudi très fort par quelques-uns, critiqué tout bas par quelques autres qui reprochent à M. Siegfried de n'avoir pas rendu suffisamment justice à certaines « protections » nécessaires.

Par contre, ce sont d'unanimes applaudissements qui saluent le toast porté à M. Loubet par le ministre du commerce, et la très élégante allocution qui le suit.

M. Delombré remercie le Comité des Expositions d'avoir donné en France et hors de France l'exemple d'initiatives utiles, et d'avoir su tirer d'une saine notion de la liberté l'énergie nécessaire à ses entreprises. Il boit aux succès de l'industrie française en 1900, et loue la grandeur de l'œuvre de demain. Notre Exposition sera, dit-il, la glorification — et la consolation de cette fin de siècle. Salve d'applaudissements. Il est onze heures. La séance est levée, les cigares s'allument, et M. Delombré prend congé, laissant ses hôtes enchantés de lui.

Fabien.

LE MONDE RELIGIEUX

L'ANNIVERSAIRE DE LA CATASTROPHE DU 4 MAI 1897 CHEZ LES DOMINICAINS

On a célébré hier, dans la chapelle des RR. PP. Dominicains du faubourg Saint-Honoré, un service funèbre à la mémoire de S. A. R. M. de la duchesse d'Alençon, l'héroïque victime de l'incendie du Bazar de la Charité.

Dans l'assistance : S. A. R. M. de la duchesse de Vendôme, S. M. la reine de Naples, la princesse Alphonse de Bavière, le marquis de Grimaldi, représentant la reine Isabelle ; S. A. R. le prince Armand d'Orléans, Bragance, comte de Bastard d'Estang, baron de Lormais, M. de Monicourt, secrétaire du duc d'Orléans ; M. du Rieu de Marsaguet, baron et baronne Tristan-Lambert, comte de la Tour-en-Voivre, chambellan de la reine de Naples ; comtesse de Riancy, baronne de Fonscolombe, Mme Desgenettes, comte Jean de Sabran-Pontevès, duc des Cars, marquis de Gouvello, général Récamier, colonel marquis de la Tour-du-Pin-Chambly de la Charce, vicomte de Richemont, colonel comte de l'Eglise, colonel de Paréval, vicomte du Halgout, vicomte de Poli, vicomte de Saint-Périer, M. Lesot de Lisle de Gosselin, vicomte Hubert de Courcy, etc.

C'est le P. Boulanger, ancien provincial, qui a célébré la messe et prononcé le discours de circonstance, discours tout rempli de pensées élevées, exprimées avec éloquence. Citons-en quelques phrases au hasard du souvenir :

Rien de ce que Dieu a créé ne saurait être détruit. Il n'abandonne jamais ce qu'il a aimé. Rien, assurément, n'est parfait en ce monde. La vie n'est qu'une ébauche. Si vous vous plaignez, c'est que vous prenez cette ébauche pour la véritable vie. La mort est le parachèvement de l'œuvre divine.

Pensées consolantes à coup sûr, mais dans la mesure où la parole sacerdotale tombant sur des âmes éprouvées, mais sincèrement et profondément chrétiennes, peut fortifier dans ces âmes l'invincible espérance dans l'infinité bonté de Dieu.

Julien de Narfon.

UNE BONNE AFFAIRE

Acheter du terrain boisé à trente minutes de Paris, à un franc cinquante le mètre, payable en trente-six mois, ce n'est pas seulement faire un placement de père de famille, c'est aussi s'offrir, à bon compte, une villégiature charmante.

Avant peu le Parc Beauséjour sera, sur la ligne d'Orléans, ce qu'est devenu le Vésinet sur l'Ouest.

Aussitôt l'ouverture de la nouvelle gare du quai d'Orsay, les prix tripleront. Avis aux acheteurs avisés.

Train spécial, le jeudi 14 mai, jour de l'Ascension, le lundi de la Pentecôte, et tous les dimanches à 2 h. 5, gare d'Orléans. Billets et renseignements à la Société du Parc Beauséjour, 21, boulevard Saint-Germain. Téléphone 808.81.

Nouvelles Diverses

L'ACCIDENT DU PONT DES SAINTS-PÈRES

L'état de M. Jacques Brilland, étudiant en médecine qui a été le grand blessé de l'accident de l'omnibus « place Clichy-Carrefour des Feuillantes » est toujours très grave. Cependant il y a un peu d'amélioration. Le malade qui, depuis son arrivée à l'hôpital, était resté plongé dans un état comateux, a repris connaissance hier matin et a prononcé quelques paroles.

Ses parents, qui habitent Bressuire, sont arrivés à Paris.

Les autres blessés sont aussi bien que possible.

M. Séveriano de Hérédia, ancien ministre, des travaux publics, a été victime hier matin d'un grave accident qui a failli lui coûter la vie.

Il passait à onze heures et quart avenue Wagram, en face du n° 46, lorsqu'il fut atteint au côté droit par le brancard d'une voiture de grande remise. M. de Hérédia fut renversé, le cocher ne put arrêter les chevaux de son attelage et les roues passèrent sur les jambes de l'ancien ministre et le blessèrent en même temps à la nuque.

M. de Hérédia fut relevé et porté dans une pharmacie où lui donna les premiers soins. Il fut ensuite reconduit à son domicile, 477 bis, rue de Courcelles.

De nombreux amis sont venus dans la journée et la soirée prendre de ses nouvelles. Ses complications, M. de Hérédia gardera le lit trois semaines au plus.

Avant que la foule des clients devienne trop compacte, nos lecteurs pratiques se féliciteront d'aller au plus tôt faire leur choix dans les splendides magasins du High Life Tailor, 112, rue Richelieu, au coin du boulevard. La plus renommée de nos maisons anglaises offre cette année un complet sélect d'une remarquable beauté, au prix de 69 fr. 50, et de la plus pure élégance britannique.

Le service de la Stréte a procédé hier, sur mandat du Parquet d'Amiens, à l'arrestation, rue de Rivoli, d'une dame Sarah G., âgée de cinquante-deux ans, épouse divorcée d'un

noble étranger très répandu dans la haute société parisienne.

Un nègre du nom d'Ahmed, âgé de vingt et un ans, qui accompagnait Mme G., a été mis en même temps qu'elle à la disposition du Parquet. Mme G., qui serait, dit-on, impliquée dans une affaire de détournement d'objets saisis, va être reconduite à Amiens.

FIL D'ARGENT, FIL D'OR

Une femme élégante ne peut pas, ne doit pas vieillir, surtout à notre époque, quand on peut aller à la maison Broux, 40, rue Saint-Florentin, Paris, choisir dans sa gamme de nuances le ton exact de sa chevelure, ou bien transformer en fils d'or ses indiscrets fils d'argent. Personne, même ses intimes, ne se doutent de son innocent stratagème. Si nos grand'mères avaient connu cela ! La Mixtère Broux se trouve chez tous les bons coiffeurs à Paris, en province, à l'étranger.

LA SANTÉ PUBLIQUE

L'état sanitaire de Paris est redevenu très satisfaisant. Le service de la statistique municipale a compté, en effet, pour la semaine qui vient de s'écouler que 981 décès, au lieu de 1,407 la semaine précédente et de 1,036, moyenne de la saison. L'an dernier, à pareille époque, le chiffre était de 1,047.

La fièvre typhoïde a encore causé 21 décès ; mais les rapports des médecins la signalent comme en décroissance. La rougeole, toujours fréquente en cette saison, a causé 31 décès. Les autres maladies n'ont que peu de fréquence. La grippe est presque complètement disparue.

On a célébré à Paris 536 mariages et enregistré la naissance de 1,104 enfants vivants, 591 garçons et 513 filles.

LE FEU

Le feu a éclaté hier soir, à neuf heures quinze minutes, dans l'appartement occupé à l'antecol 34, rue Ballu, par Mme Duplex. Cet appartement, qui prend jour tant sur la rue Ballu que sur la rue Vintimille, est composé d'une dizaine de pièces qui ont été entièrement la proie des flammes.

Aussitôt que l'avis eut été alarmé les pompiers, ceux-ci accoururent de diverses casernes et des pompes à vapeur ont été rapidement mises en manœuvre. Grâce à ce puissant concours et l'eau n'ayant pas fait défaut, il a suffi de trois quarts d'heure de travail aux pompiers pour circonscire le foyer de l'incendie et préserver des atteintes du feu les étages supérieurs.

Mme Duplex jouait aux cartes dans son appartement, quand elle a senti d'un coup une forte odeur de fumée. Elle se leva vivement et ouvrit la porte de la salle à manger. Elle recula épouvantée en apercevant la lampe à pétrole qui se trouvait sur la table renversée sur le tapis et quelques-uns des meubles qui brûlaient déjà, atteints par le liquide qui s'était enflammé.

A peine les pompiers de la rue Blanche étaient-ils arrivés que l'attention fut attirée par des cris partant du sixième étage. Le lieutenant Koch, suivi du sergent Maillard et du caporal Rey, s'élança aussitôt dans l'escalier que la fumée avait envahi. Quand les trois sauteurs parvinrent en haut, ils se trouvèrent en présence d'un locataire, M. Grival-Desnoy, employé de commerce, qui subissait déjà un commencement d'asphyxie. Le lieutenant Koch le prit à bras-le-corps et l'éleva jusqu'à la fenêtre dite tabatière donnant sur les toits. Le pauvre garçon respira alors à pleins poulmons et, dès qu'il fut revenu à lui, il put descendre avec ceux qui venaient de l'arracher à la mort.

Malheureusement le brave lieutenant Koch, qui, ce sauvetage accompli, avait pénétré avec ses hommes dans l'appartement embrasé, a été si grièvement brûlé aux bras que les médecins appellés à lui donner leurs soins dans la pharmacie où on l'avait transporté considèrent son état comme très grave, sinon comme désespéré. Le sergent Maillard et le caporal Rey ont été également brûlés à la figure et aux mains ; mais leurs blessures sont moins profondes que celles du lieutenant. Ils ont été transportés à l'hôpital militaire de la rue des Récollets.

Les dégâts, qui sont très importants, ont été approximativement évalués à une somme très élevée.

UNE MANIFESTATION AUX QUAT'Z-ARTS

Depuis quelques jours, le cabaret des Quat'z-Arts, boulevard de Clichy, avait mis à son programme une revue intitulée *Mets-y un bouchon*, par MM. Paul Daubry, Léon de Bercy et Mévisto aîné. Dans cette revue, on chantait deux couplets sur la tentative de Déroutelle, complétés acceptés par la censure.

Hier soir, vers onze heures, au moment où Mévisto et Daubry chantaient ces couplets, une soixantaine de spectateurs pousèrent le cri de : « Vive l'armée ! » En même temps, ils faisaient pleuvoir sur les chanteurs des œufs qui leur avaient apportés.

Les œufs épuisés, ils se mirent à lancer des bocks. Un tumulte effroyable s'ensuivit, des femmes s'évanouirent. Enfin, les manifestants furent dispersés après avoir défilé sur plusieurs tableaux et le vitrail extérieur. Quand la police arriva, elle ne put que constater les dégâts.

Deux arrestations ont été opérées rue de Châteaudun, au moment où les manifestants y passaient, se retirant en troupe. Les individus arrêtés sont deux étudiants nommés F... et L... Ils ont été interrogés par M. Archer, commissaire de police.

Conseil pratique

On peut éviter la plupart des maladies des yeux. Cela résulte des expériences récentes faites en Allemagne et en France par les éminents docteurs Wolffberg, à Breslau, et de Bergeron, ancien docteur de clinique aux Quinze-Vingts, sur les verres isométriques qui sont moins forts que les autres, plus transparents et, phénomène extraordinaire, ont les mêmes propriétés que les verres noirs pour éviter la fatigue de l'état des lumières. En adjoignant le monopole de ces précieux verres aux lunettes Lammarron, dont la réputation est mondiale, le grand opticien Fischer, 49, avenue de l'Opéra, s'est créé une place unique dans l'industrie.

Jean de Paris.

Mémento. — Des marins ont repêché, hier après-midi, dans le canal Saint-Martin, le corps d'un homme d'une soixantaine d'années, que le commissaire de police a fait transporter à la Morgue. L'identité du noyé n'ayant pu être établie.

J. de P.

Il passait à onze heures et quart avenue Wagram, en face du n° 46, lorsqu'il fut atteint au côté droit par le brancard d'une voiture de grande remise. M. de Hérédia fut renversé, le cocher ne put arrêter les chevaux de son attelage et les roues passèrent sur les jambes de l'ancien ministre et le blessèrent en même temps à la nuque.

M. de Hérédia fut relevé et porté dans une pharmacie où lui donna les premiers soins. Il fut ensuite reconduit à son domicile, 477 bis, rue de Courcelles.

De nombreux amis sont venus dans la journée et la soirée prendre de ses nouvelles. Ses complications, M. de Hérédia gardera le lit trois semaines au plus.

Avant que la foule des clients devienne trop compacte, nos lecteurs pratiques se féliciteront d'aller au plus tôt faire leur choix dans les splendides magasins du High Life Tailor, 112, rue Richelieu, au coin du boulevard. La plus renommée de nos maisons anglaises offre cette année un complet sélect d'une remarquable beauté, au prix de 69 fr. 50, et de la plus pure élégance britannique.

Le service de la Stréte a procédé hier, sur mandat du Parquet d'Amiens, à l'arrestation, rue de Rivoli, d'une dame Sarah G., âgée de cinquante-deux ans, épouse divorcée d'un

physionomie piquante grâce à la *Physiologie Sourcilier*, qui arrête la chute des cils et des sourcils, les fait repousser et les brunit. *Parfums Ninon*, 31, rue du 4-Septembre.

Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme, reçoit, en consultation, de 2 à 4 h., 27, rue Montabaur, les dames malades, stériles ou enceintes.

PHYSIONOMIE PIQUANTE grâce à la *Physiologie Sourcilier*, qui arrête la chute des cils et des sourcils, les fait repousser et les brunit. *Parfums Ninon*, 31, rue du 4-Septembre.

Gazette des Tribunaux

COUR DE CASSATION : Chambre criminelle. Les experts en écriture. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

On a mis, hier, à la Chambre criminelle de la Cour de cassation, les experts en écriture sur la sellette.

Voici les faits : En 1894, le chef d'une gare des chemins de fer de l'Etat, situé dans la Gironde, était accusé d'avoir adressé deux lettres anonymes au directeur et à un inspecteur de la Compagnie, pour signaler en termes injurieux un agent placé sous ses ordres, le facteur Saurat.

Une affiche difamatoire sur le même agent avait été placardée dans la commune et Fétis en était également considéré comme l'auteur. Sur les déclarations formelles des experts en écriture et malgré ses protestations d'innocence, Fétis fut condamné par le Tribunal de Bayonne.

Il interjeta appel devant la Cour de Bordeaux qui confirma le jugement de première instance.

M. Fétis subit sa peine. On le révoqua de son emploi. Mais, dès qu'il fut sorti de prison, il s'occupa immédiatement à établir qu'il avait été victime d'une erreur judiciaire.

Des correspondances de la maison Bertrand lui tombèrent un jour sous les yeux. Et il fut frappé de la similitude qui existait manifestement entre l'écriture d'un des membres de la famille et celle des lettres et du placard. Il n'y eut plus de doute pour lui.

Une information fut ouverte, et trois nouveaux experts en écritures furent d'accord pour attribuer à l'un des Bertrand, habitant Bordeaux, les lettres anonymes et le placard pour lesquels M. Fétis avait été condamné. Mais comment les poursuivre ?

On était au début de l'année 1897. Le délit de diffamation publique, relevé en 1894, comme résultant du placard était depuis longtemps prescrit ainsi que la contravention d'injures non publiques, commise par l'envoi des lettres.

On ne pouvait donc poursuivre les deux Bertrand de ce chef. Le juge d'instruction, d'accord avec le Parquet, finit par relever contre eux le délit de dénonciation calomnieuse.

Les lettres n'avaient-elles pas été adressées à une autorité administrative dont dépendait le facteur Saurat ? Mais, pour le placard, force fut de le laisser en dehors de l'inculpation.

Le tribunal reconnut que les lettres anonymes étaient bien de l'un des Bertrand, mais il acquitta cependant les deux prévenus, jugeant que la dénonciation calomnieuse ne réunissait pas, pour être punissable, les caractères prévus par la loi.

Le ministère public déléga le jugement à la Cour de Bordeaux.

Après une enquête minutieuse, la Cour n'hésita point à reconnaître l'erreur judiciaire commise et les deux Bertrand furent condamnés, pour dénonciation calomnieuse, à un mois d'emprisonnement.

M. Fétis adressa une requête en révision au garde des sceaux, qui transmit le dossier à la Chambre criminelle, en visant, aux termes du paragraphe 2 de l'article 443 du Code d'instruction criminelle, l'inconciliabilité des deux décisions de la Cour de Bordeaux et en demandant leur cassation et le renvoi de Fétis et des Bertrand devant une autre Cour, pour que le premier fût acquitté et les deux autres condamnés définitivement.

celle qui n'a pas encore été jouée depuis que l'Opéra-Comique a pris possession de sa nouvelle salle. L'interprétation de l'œuvre si pittoresque et si mélodique de Gounod sera confiée à Mlle Maria Thériot, à MM. Marchal, Bouvet, Belhomme, Bernart et à Mmes Chevalier et Eyraud.

L'Odéon, désirant être agréable à ses abonnés du lundi, donnera aux spectacles du 8 et du 10 mai, *Ma Brûlée* la comédie de MM. Fabrice Carré et Paul Billaud, dont l'éclatant et joyeux succès vient d'être constaté par toute la presse.

Le buste d'Auguste Vaquerie, par Carrière, don de Mme Lefèvre, nièce du poète, vient d'être placé au foyer des tableaux.

C'est un morceau admirable où revit l'auteur de *Jean Barois* et de *Formosa*, dans l'expression caractéristique de son visage pensif.

C'est demain que commence au Conservatoire le concours d'essai pour le grand prix de Rome 1939 (composition musicale).

Entrée en loge le samedi 6 mai, à dix heures du matin.

Sortie le vendredi 12 mai, à dix heures du matin.

Jugement, au Conservatoire, le samedi 13 mai, à neuf heures du matin.

Concours définitif.

Entrée en loge le samedi 20 mai, à neuf heures du matin.

Sortie, le lundi 19 juin à neuf heures du matin.

Jugement à l'Institut, le samedi 1er juillet, à midi.

(Termes de rigueur pour le dépôt des poèmes, le samedi 13 mai.)

Préparent part au concours d'essai : MM. Berthelin, Benichou, Bissac, Coles, Gros-Spennell, Cugny, Dupont, Lappara, Levadé, Malherbe, Moreau, Schmitt, de Seynes et Tournisien.

Au théâtre Sarah-Bernhardt, demain samedi, à 5 heures, dernière matinée des samedis populaires de poésie ancienne et moderne avec le concours de Mme Héglon, de l'Opéra, qui chantera trois nouveaux « Liens de France », musique de M. Xavier Leroux ; de Mme Sarah Bernhardt, de M. Coquelu aîné et des principaux artistes du théâtre Sarah-Bernhardt qui diront des poésies de Victor Hugo, Thé. Gautier, Banville, A. Silvestre, Baudelaire, Gollus, etc.

Dans la nouvelle direction du théâtre du Palais-Royal, c'est M. Armand Lévy qui sera chargé de l'administration et du secrétariat général et M. Eugène Héros du secrétariat de la direction.

En raison de la première représentation de *Brigitte*, à l'Opéra, annoncée pour lundi, le Théâtre lyrique de la Renaissance remet à mardi la première de *Martha*.

Donc, demain samedi, *Obéron*.

Dimanche en matinée, le *Barbier de Séville* et l'Enfant prodige; le soir, *Obéron*.

Lundi, *Obéron*, et mardi, première de *Martha*.

M. Silvestre vient d'engager à de très belles conditions, aux Folies-Dramatiques, une jeune et charmante artiste, Mlle Juliette Nesville, qui avait depuis quelques années quitté Paris pour Londres, où elle obtint de très gros succès dans l'opéra.

Mlle Juliette Nesville a été à Londres, *la Gaieté*, *Gaiety Girl*, *Miss Helvety*, *Marino Rokette*, et obtint un véritable triomphe dans *Gaieté*, de la *Fille de Mme Angot*.

De Monte-Carlo : « Les succès du théâtre des Bouffes-Parisiens, avec leurs créateurs, font en ce moment le régal des habitués du théâtre de Monte-Carlo. Le *Sotie de Minuit* vient de retrouver son franc succès de triomphe, avec le charmant Mlle Alice Bonheur ; Mlle Micheline, très en vogue ; M. Jean Périot, joliment fin comédien ; M. Régner, de rondir bien comique ; M. Dubroca, assurant de bouffonnerie ; et MM. Brunais, Poudrier, Wolff, Mmes Vigouroux et d'Orby qui, tous excellents, ont en outre la mérite de composer un ensemble remarquable. »

M. Thibault, à dirigé, avec sa netteté coutumière la partitionniste distinguée de M. Renaud. »

De Londres : « La représentation au bénéfice de Lydia Thompson a eu lieu au Lyceum. Tous les artistes des théâtres de Londres ont prêté leur concours. Représentation très brillante et très fructueuse. Plus de 75,000 francs ! Mme Sarah Bernhardt avait envoyé un superbe bouquet comme souvenir à son amie Lydia Thompson. »

« On sait que cette intéressante artiste — une sorte de judo anglaise — avait organisé en 1874, à La Nouvelle-Orléans, plusieurs représentations au bénéfice des artistes de Paris, à ce moment très malheureux. »

« La recette avait été de 25,000 francs, et le baron Taylor, président-fondateur de l'Association des artistes, avait remercié en termes chaleureux la grande artiste anglaise de ce résultat magnifique. »

Jules Huret.

PETITES NOUVELLES

Demain samedi 6 mai, première représentation, au théâtre Moncey, de *Ménage pauvre*, pièce en 4 actes, de M. L. Castelli, et de *Un mauvais coup*, pièce en 1 acte, de M. L. Castelli.

MM. les journaux seront reçus sur la présentation de leur carte.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, on demande des jeunes gens, de quatorze à seize ans, pour figurer dans *Hanet*. S'adresser à la régie, de deux à quatre heures, 15, avenue Victoria.

Berny, audition d'œuvres de M. et Mlle Dufresnes.

Le service de seconde pour la *Fontaine des rêves*, aux Folies-Marigny, sera reçu ce soir. Après-demain dimanche, à deux heures, première matinée.

On répète activement aux Folies-Bergère un nouveau ballet, *Les Grandes Courtisanes*, de M. Hubert Desvignes ; la partition est l'œuvre de M. Ed. Missa. Un essai de jolies femmes incarnera les courtisanes célèbres. Elles s'appellent : Jane Thylda, Jane Ducastel, Céline Clairval, Georgette Sorano, Germaine de Berry, Odette Valléry. Délicieusesment costumées par Landolf, elles évolueront parmi des décors éblouissants, signés Lemeunier.

A la dernière séance de musique nouvelle, à la Bodinière, Mlle Balthi, une élève d'Engel, a chanté d'une façon délicieuse, et avec un grand sentiment artistique, *L'Autre Soir*, d'A. J. B. Bally, si exquiemment musiqué par Jules Bouval.

M. Sigismond Blumner, un pianiste du plus grand talent, dont la réputation à l'étranger n'est plus à faire, vient chercher la consécration du public parisien dans un concert qu'il donnera le 12 mai prochain, à la salle de la Société de géographie, 181, boulevard Saint-Germain.

Avant-hier, à la Bodinière, très intéressante soirée donnée par Mme Pauline de Lausnay, professeur incomparable et artiste d'un grand talent.

Tres applaudis : Mmes Poujol, Muller, Viotti, baronne de B. ; MM. Georges de Lausnay, Outhier, Julien, Dominique Bonnaud et Mme Pauline de Lausnay.

Le succès des Mitsui, au Casino de Paris, augmente à chaque représentation. Devant cette vogue énorme, et pour satisfaire le public, la direction a résolu d'inscrire ce numéro au programme de la matinée de dimanche prochain.

M. Alfonso Thibaud, qui remporta il y a quelques années un premier prix de piano au Conservatoire, et qui fut l'élève favori du regrettable professeur Marmontel, après avoir remporté des succès considérables à Buenos-Ayres, vient de rentrer à Paris où il compte se fixer.

Les chansons nouvelles du Tréteau de Tabarin ont un succès inouï, et rarement au Tréteau, où l'on est cependant accoutumé aux bons programmes, on ne vit un ensemble aussi complet de genres, aussi variés et aussi joyeux.

Et la vogue persiste, énorme.

M. Gennaro Volpi, mandoliniste de S. M. le roi de Suède et Norvège, a donné dimanche dernier, un concert auquel ont pris part les artistes les plus distingués de Paris : M. Lubert (de l'Opéra-Comique), Mlle Louise Mauche, Mlle Gerfaut (de l'Odéon), Mlle Colbert, MM. A. et F. de Cristoforo, M. du Sautoy, MM. E. Jouve et A. Fijan.

M. Volpi est le virtuose que les abonnés du Figaro ont applaudi avec tant de chaleur dans une de nos réunions de novembre dernier.

Les concerts d'orgue du Trocadéro, si appréciés des amateurs de grande musique, viennent de consacrer leur succès par deux festivals hors ligne. Celui d'hier a été un triomphe pour le fondateur, M. Alexandre Guilmant, dont les qualités maîtresses d'organiste ont brillé d'un éclat plus vif que jamais. Maintes fois, M. Guilmant a dû venir saluer le public enthousiaste qui voulait lui témoigner sa vive sympathie.

Mme Jeanne Rainay, le soprano idéal ; MM. Engel et Paul Viardot ont partagé avec M. Gabriel Marie et M. Ch. Bordes le succès de cette artistique audition.

Paris-Smart, la revue si originale de Victor Meusy, vient d'être très sensiblement modifiée. Des couplets et des scènes sur les plus récents événements lui donnent un regain d'actualité. Nul doute que Lyse Berty et son partenaire n'y recueillent de nouveaux triomphes, tant à la Bodinière, où ils jouent *Paris-Smart* tous les vendredis, à quatre heures et demie, que dans le monde.

A signaler, parmi les principales attractions du concert, au Moulin-Rouge, le clown musical *Bi-Bi-Bi* et l'élegant *Léa d'Assy*, dont la souplesse et la dextérité se déploient au milieu d'une fastueuse mise en scène.

A. Morelstein.

PETITES NOUVELLES

Ce soir, à la salle des Agriculteurs de France, aura lieu, à 9 heures précises, le second concert du violoniste Jean Ten-Have avec le concours de Mlle Madeleine Ten-Have, Mme M.-T. de Sauset, de Londres, et M. Joseph Salmon.

LA VIE ARTISTIQUE

Petits Salons

Il est impossible que l'immense torrent du Salon empêche quelques petits ruisseaux de couler à l'aise, harmonieusement, dans des régions moins tumultueuses et plus fraîches. En d'autres termes, nous croyons que le public doit réserver un peu de ses forces pour visiter, en dehors de l'immense marché à la peinture, certaines petites expositions choisies, où des artistes chercheurs ont mis le meilleur de leur sentiment et de leur métier.

C'est ainsi qu'à la galerie Bernheim on prendra grand plaisir à regarder les œuvres de M. Moreau-Nélaton. Il y a là des coins de province française, des vieilles rues et plaines paisibles, des arbres verts, des places où l'on sent bien le vent, l'herbe et le ciel. Le talent de M. Moreau-Nélaton est fait de sincérité, de simplicité, de franchise. Il aime la nature française et la raconte en bon et vigoureux artiste de son pays. Nous sommes heureux de rendre hommage à son effort.

On verra aussi, de lui, de beaux aspects de Paris, des aspects de la grande ville, vue de Notre-Dame, éternel sujet de contemplation pour l'homme épris d'espace et de pensée. Je ne parlerai pas du métier qui est brillant et d'excellent aloi. A la galerie Volland, paysages et portraits de M. André Sinet. Il y a un progrès remarquable sur la dernière série que nous avions vue à la Bodinière, il y a quelques années. Nous voulons parler des paysages principalement, car les portraits étaient fort spirituels et fringants. Cette fois-ci, les paysages ont gagné en recherche ; la couleur en est sobre, brillante cependant. Les motifs sont heureusement choisis, traités avec émotion, et avec un goût subtil et délicat. On prendra plaisir aux choses d'Angleterre, d'Italie, ou simplement de Paris et des environs. Ces petits pastels sont attrayants et dénotent un artiste d'essence distingué.

Arsène Alexandre.

P.-S. — En attendant que nous revenions, en une ou deux promenades, sur le Salon, nous avons à cœur de réparer deux omissions involontaires.

L'une est, à notre grand regret, celle des œuvres si brillantes et si originales de M. Diné et au Champ-de-Mars. La Ven-

geance des enfants d'Antar et *Une Chanson de jeunes Outa-Naï* au crépuscule, peut-être une des choses les plus raffinées de l'œuvre de M. Diné.

L'autre omission est celle du petit portrait de M. P. C., par M. Steinheil, aux Champs-Élysées, que le Figaro avait, d'ailleurs, déjà signalé. — A. A.

La Vie Sportive

LE TURF

NOTES SUR MAISONS-LAFFITTE

Programme pas très facile. On peut voir dans le prix de Médan : Orgueilleux et Française ; dans le prix Stuart : Mulled Ale ; dans le prix de Chars : Saint Médard et Monsieur d'Espérance ; dans le prix de la République : Rognon et Parisiana ; dans le prix Saint-Christophe : Irkoutsk et Ivan III.

COURSES AU BOIS DE BOULOGNE

La température reste fraîche et le joli mois de mai qui est revenu ne nous apporte que des feuilles minuscules pour charmer nos regards ; les lilas ne suivent pas le train. Malgré cela, pour peu qu'on ait la précaution de ne pas trop se dévoter, on suit agréablement les réunions du Bois, toujours si élégantes et si attrayantes par la qualité des chevaux qui disputent les grandes épreuves de la saison. Le programme de cette huitième journée nous offre, entre autres numéros intéressants, le prix La Rochette et le prix Fould, qui n'ont réuni chacun que trois partants.

Dans le prix Fould, l'écureuil Vél-Picard était représenté par Ivan IV et Chiffonnette. On pensait qu'elle avait le désir de gagner de préférence avec la pouliche. On avait tenu pour les deux couples. Le poulain de M. Maurice de Gheest, Germain, qui n'a pas toujours très bonne tête, s'est généralement employé et après avoir eu raison de Chiffonnette, a battu sans peine Ivan IV. Ivan IV n'était peut-être pas aussi bien qu'au début de la campagne.

Dans le prix La Rochette, deux chevaux représentant deux écuries importantes, se sont mis aux trousseurs d'Holocauste et ont pris sérieusement sa mesure. J'imagine que Chat Botté opérât pour son camarade Perth et Maurice pour son camarade Cognac. Le fils du Sancy, qui prend du gros et du muscle et avait certainement profité depuis son apparition dans le Bimal de ses succès à l'entraînement. Il a fait ce qu'il a voulu et la cravache était levée sur chacun de ses adversaires à partir du dernier tour. Il a gagné paisiblement de six longueurs. Après cette victoire, promené près des massifs par le nègre, attaché au service des oracles, il avait l'air de n'avoir pas couru.

Il est resté très peu de représentants anglais dans le Grand Prix de Paris et ceux qui restent, passent pour si médiocres qu'il est peu probable qu'ils passent la Manche pour remporter une veste. Le grand prix cette année, autrement dit la lutte internationale entre l'élevage anglais, se passera sans doute à Epsom.

L'enceinte grillée de la salle des balcons était très encombrée ; on y circulait difficilement. Il n'en sera pas de même dimanche prochain. Plus d'« Entrée Libre ». Dans la séance de mercredi, le Comité de la Société d'Encouragement a décidé de reprendre possession de son enceinte. Il faudra pour y pénétrer montrer carte verte ou carte de propriétaire au carte d'invitation.

Le Prix de Pavée de l'Orphée, 4,000 fr., 2,000 mètres, a été pour Micoche (20/1), à M. J. Lieux (J. Watkins), battant Walkyrie, à M. P. Aumont (J. Cook), et Houlette, au comte de Boreux (Bowen).

Belphegor, Marinier et Glanville ont mené devant les autres en peloton. Après le petit bois, Marinier menait, suivi de Belphegor, Glanville, Glanville, Houlette, Orphée, Micoche et Micoche. Avant l'entrée de la ligne droite, Glanville, Orphée et Micoche étaient battus, Walkyrie, Micoche et Houlette se rapprochaient. Marinier fléchissait au pavillon, où Micoche le dépassait pour l'emporter d'une courte tête sur Walkyrie. Houlette troisième à une demi-longueur. Glanville quatrième à une tête.

Durée de la course : 2' 46" 3/5. Pari mutuel à 10 fr. : 233 fr. 50. Placés : Micoche, 51 fr. ; Walkyrie, 48 fr. ; Houlette, 14 fr. 50.

Micoche a été réclamé par M. A. Cameron, pour 5,600 fr. 65 c.

Walkyrie a été réclamée par le comte de Saint-Luc pour 5,000 fr. 90 plus le montant du prix.

Le Prix d'Avril, 5,000 fr., 2,000 mètres, a été pour Thermodon (2/1), au baron de Rothschild (P. Pratt), battant Julouville, à M. E. Veil-Picard (Dodd), et Jéricho, au baron A. de Schickler (Hyams).

Jéricho a mené devant Barbanegre II et Thermodon. Les autres en peloton, Salvador dernier. Dans la descente, Jéricho avait plusieurs longueurs sur Barbanegre II. Thermodon en tête d'un peloton composé de Dorian, Caracalla, Blanchette, Julouville, Jos. Helmet, Master Binks et Salvador. Thermodon entraient premier dans la ligne droite et l'emportait facilement de deux longueurs et demie sur Julouville, qui était à six longueurs précédant d'une tête Blanchette.

Durée de la course : 2' 17". Pari mutuel à 10 fr. : 31 fr. Placés : Thermodon, 15 fr. ; Julouville, 32 fr. 50 ; Jéricho, 22 fr.

Le Prix Fould, 10,000 fr., 2,500 m., a été pour Germain (3/1), à M. Maurice de Gheest (Bridgeland), battant Ivan IV, à M. E. Veil-Picard (Dodd), et Chiffonnette, à M. E. Veil-Picard (Drayton).

Chiffonnette, Germain et Ivan IV partaient dans cet ordre. A la porte de Boulogne, Germain dépassait Chiffonnette, Ivan IV se rapprochait de Germain, ces deux concurrents étaient en ligne au pavillon où Germain prenait l'avantage sur Ivan IV et l'emportait de quatre longueurs. Chiffonnette, troisième à dix longueurs.

CAPITALITY

RENSEIGNEMENTS UTILES

MARIAGES RICHES. Ecrire boîte 29, Bruxelles.

Divers

me LENORMAND, ex-1^{re} cartomanc^{se} de Paris,
109, rue du Bac. Mariages, recherches, renseign^{ts}.

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS

Dans le numéro du
AVIS *MERCREDI, les Annonces de*
cette rubrique sont au Tarif
réduit de 3 francs la ligne.

Emplois divers

VINS ANC^{te} MAISON, propriétaire de vignobles, dem. agents. Camille DARRIET, Bordeaux.

N DEMANDE un jeune homme disposant d'une heure p^r causer français, le matin, avec jeune étranger. S'adr. jusqu'à 10 h., E.S.-1, place Vendôme.

Gens de Maison

ROOM. — On demande, pour administration
un groom habitant chez ses parents.
Crédit de publicité, 14, rue Drouot.

JEUNE BONNE 20 ans arrivant de province

JEUNE FILLE, 20 ans, arrivant de la campagne, demande place bonne d'enfant. Ecrire à M^{me} G., 2, rue Hippolyte-Lebas.

Le Gérant responsable : A. BOREL.
Paris. — D. CASSIGNEUL, imprimeur, 26, rue Drouot.
(Imprimerie du *Figaro*). — Encre LORILEUX.
Imprimé sur les nouvelles machines rotatives à six pages.

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE: "Cecelia London".

HOTEL CECIL

LONDRES

Merveilleuse installation résumant les dernières applications de l'art et du confort modernes.

700 Chambres et Appartements.
Salle de Bain et Téléphone partout.
Magnifiques Salons.

Chambres depuis 7^{fr}.50 par jour, éclairage et service compris.

LA PLUS FINE CUISINE D'EUROPE

A. JUDAH
Manager

CAPITAUX

PERSONNELS sur toutes garanties : Maisons, Successions.
*Noces, Proportions (sans avoir ni vu ni faire), Titres
poussinifs (en conservant ses titres), etc. Avance immédiate.*
17-Avenue... M. DAUPHIN, 32, Rue St-Lazare, Paris. — Téléphone 132-12.

PRETS

PELLETIER

CAPSULES

DE QUININE DE

PELLETIER

PELLETIER

Ces Capsules, inaltérables, de la grosseur d'un pois, ne durcissent pas comme les pilules et s'avèrent plus facilement que les cachets. Elles sont souveraines pour combattre les **rhumes, la grippe, l'influenza** et en général les accès fébriles qui se manifestent au début de toutes les maladies. Les **migraines, névralgies, les fièvres intermittentes** et

poignées; la lassitude, le manque d'énergie, le rhumatisme, la goutte, les maux de reins sont tributaires de cet héroïque médicament.

Une CAPSULE est plus active qu'un grand verre de Quinquina.

Exiger sur chaque Capsule, le nom PELLETIER, inventeur du Quina.

Prix moyen 4 fr. le gramme en 10 Capsules. — P^{re} VIAL, 20, rue de Châteaudun, PARIS.

PELLETIER PELLETIER

VOITURE DE PROMENADE
avec Farnol mobile et articulé.

DUPONT

Fabricant breveté s. g. d. g.
POURCEUR des HÔTELS & U
Paris, 10, Rue Manteuffelle, 10
sur l'École de Médecine.

LES PLUS HAUTES RECOMMANDATIONS
AVIS FRANCO DU CATALOGUE CONTIENANT 330 FIG.



C. Otto Gebrüders
Hambourg

Fabrique de courroies

de 200 à 2500
toiles en stock
c-simples jusqu'à 800 mm
courroies doubles n. 100 à
courroies pour machines à marche rapide.

[illegible]